

LES CRYPTES DE L'AMOUR

WILLIAM JEROME SPERBER

In Memoriam Sandra D.
sans qui je n'aurais pas pensé à publier « Silverland ».

EN SURFACE

La pandémie l'avait jeté sur les routes, animal humanisé tourmenté par les ressacs d'une exigence assidue, infinie, épuisante- comme si le destin expérimentait sur lui les meilleurs moyens de neutraliser définitivement toute volonté de résistance. Chaque solution semblait entraîner un problème et le problème, invariablement, l'emportait. Encore une ville, encore une pose, encore une sincérité inutile, un dégât de plus, et pourtant il restait lui.

Cette course atroce avait duré deux années, et il repartait de zéro pour de bon, dans un studio situé dans une résidence qu'un organisme caricatif local avait jugé bon de lui décerner. Il ne lui restait de sa vie précédente qu'un boxer Playboy et un ordinateur qui s'effritait, ainsi qu'une immense volonté de contrarier la ténacité du destin de s'acharner sur lui.

La vue sur les collines au lointain par le velux était belle cependant.

Comme il n'est pas possible d'être ici en étant ailleurs, il s'acharnait à rester. A devenir une sorte d'ombre familière, à se montrer, même si le contact humain lui pesait beaucoup. Mais l'absence totale de communication non virtuelle lui était pénible ; il avait pensé, naïvement sans doute, se remettre de plain-pied dans la communauté des hommes, sans penser qu'elle ne voulait peut-être plus de lui. Et ici comme ailleurs il était étranger, ne comptant que sur lui-même, désespérant d'établir du contact, d'entendre frapper à sa porte autrement que par accident ou méprise.

La vue sur les collines au lointain par le velux était belle cependant.

Dans ses derniers moments de *rough sleeping* une vieille dame s'était entichée de lui. Ancienne fonctionnaire deux fois mal mariée, au caractère fantasque, elle aimait le rejoindre au parking souterrain où il dormait la nuit, lui apportant des gâteaux ou un paquet de cigarettes. Ils dormirent même ensemble tout à fait chastement lorsqu'elle mentit à son mari afin de l'emmener voir A Certain Ratio à Besançon. On les vit ensemble manger des fritures de carpes à la Marina, ou des brochettes d'agneau au Bosphore. Puis son mari mourut, puis le fils de son mari mourut- le fils avait une fille

encore mineure, il fallut trouver un juge, parlementer avec les notaires, se voir assigner un budget mensuel comme une adolescente irresponsable. Lui, qui s'y connaissait en humiliations, tentait de la regonfler à chaque fois, lui donnant le peu d'énergie dont il disposait, en ayant conscience que la relation était déjà, pour l'essentiel, terminée. Elle n'allait pas tarder à lui mentir, lui poser de lamentables lapins, avant de pousser d'illégitimes protestations d'abandonnée. Il fut brutal vocalement avant de passer à autre chose.

La vue sur les collines par le velux était belle cependant.

Il s'en souvint mieux rétrospectivement- ce fut au moment où un juge quelconque, dans la stupeur de ses pérégrinations passées, décida de douter de sa santé mentale qu'elle coupa pour de bon le contact et cessa de s'exprimer autrement que par mensonges. Bien sûr le monde serait moins égal à lui- même s'il n'associait pas la cruauté mentale à l'imbécilité débridée, et prouver que l'on n'est pas fou est impossible. Il se trouva tout de même deux personnes assez irréfutables pour affirmer que cette accusation était futile et même absolument infondée ; le loyer était payé tous les mois, il ne causait aucun trouble de voisinage, aucun désordre public, avait le respect de sa concierge, et se faisait draguer ouvertement pour une caresse par les chiens dans la rue. Un entretien assez bref dans le bureau d'une juge intelligente, l'efficacité d'un travailleur social et d'un avocat décidèrent de l'enterrement de la procédure.

Bizarrement, se sentir validé par l'autorité judiciaire occasionna un retour de bâton monumental. Il eut l'impression d'avoir baissé les yeux devant le carnage, prêté le flanc à la force ; il aurait fallu poursuivre le juge, il aurait fallu, il aurait la la la. Comme il ne buvait plus une goutte d'alcool et fuyait les retrouvailles avec les anciennes connaissances, sa solitude fut plus complète et insupportable. Les gens groupés lui semblaient se disséminer à son approche. Le contact ordinaire, jamais plus, ou si rarement. Du coup les événement les plus anodins lui apparurent exceptionnels et ingérables- il se souvenait avoir été heureux cependant quelquefois au cœur du chaos, et que même au plus fort de l'hiver, dormant dehors, il s'était senti rassuré par une photo de Georges Perec, souriant dans sa barbe avec son chat sur les genoux, juchée très haut dans un café-librairie d'un bled sinistre avoisinant l'océan Atlantique. Mais plus rien de ça maintenant- il avait déchu à ses propres yeux.

La vue sur les collines par le velux était belle cependant.

Les stigmates de son ancienne vie, il le savait, le poursuivraient toujours ; on pardonne à un ancien prisonnier, on ne pardonne pas à quelqu'un d'avoir outrepassé la loi du chaos, tout simplement, de s'en être sorti, pas à pas- la résilience vantée par d'éminents spécialistes n'est pas acceptable socialement. Elle donne l'impression d'un savoir supérieur alors qu'elle n'est qu'une persistence, qu'une obstination à lutter contre la bêtise du sort. On n'allait pas manquer une occasion de lui jeter ce passé à la tête, Il n'allait affirmer qu'une chose, vouloir rompre définitivement avec ce passé, ne plus être un étranger, affirmant ses preuves de présences, déroulant des attestations de fiabilité qui n'intéressaient personne. Il ressortait de chaque bataille les nerfs rompus, respirant à peine, mais aveuglé par son énergie. C'est qu'il n'a pas de sur-moi, et que chaque feu est bon à prendre ; son autorité est lui-même. On lui dit quelquefois qu'il y a des éléments situationnistes dans son expression, et il répond que oui, mais qu'il n'y croit pas tant que ça au fond, que c'est un peu comme les surréalistes, comme certains féministes, qu'on ne peut pas communiquer sur le refus exclusivement, qu'au bout d'un moment cette énergie se retourne contre toute tentative d'oxygénisation.

La vue sur les collines par le velux était belle cependant.

Prendre un billet de train, partir sans préjugés, laisser aller la petite aventure, il le tentait quelquefois. Des trouvailles dérisoires le comblaient, parce qu'inattendues ; certains rappels de sa vie précédente, dont le deuil le hantait, et dont il se défaisait à chaque fois. Les heures n'étaient pas toutes glorieuses cependant, mais il travaillait à son sort au lieu de rester dans l'expectative. La vie n'est qu'un travail malgré tout. Il importe de ne pas en sortir les mains non abimées.

La vue sur les collines par le velux était belle cependant.

LES CRYPTES DE L'AMOUR

On m'a pas mal emmerdé pendant le trajet du centre-ville à ici, et le snobisme apparent de mes nouvelles connaissances m'a un peu dissuadé en chemin. Je suis descendu à Haluchère donné comme le chemin le plus court- le gps l'induisait-, non sans m'être pris d'allègres coups de sacs à main par des mégères. L'air confiant, j'ai réajusté mon sac dj et suis allé, nez au vent, mains dans les poches, vers l'adresse prévue.
Ding, dong. Je reprends le doigt imprudent laissé deux secondes de trop sur la sonnette devant la porte principale. Immédiatement après un mec de ma taille et de ma corpulence me répond. Il est mieux bâti, plus musclé des avant-bras- mon t-shirt de branleur le renseignant sur la taille de mes biceps, mais son regard malin ne cesse d'esquiver le mien.
Le garçon- Cédric- me fait visiter la maison, laquelle me semble correcte, comme j'avais pu le constater sur les photos envoyées sur mon téléphone portable. Les fondations semblent solides, les murs ne laissent suinter aucune trace d'humidité. J'hésite à faire aller ma main gauche vers mon étui à cigarettes, toujours dans ma poche droite.
« Tu ne poses pas beaucoup de questions, mais je te rassure : I speak english a little »
Cédric est un brave garçon, cela se voit à son regard, que je capte entre deux examens- living vaste, buanderie ad hoc, salle de bains propre comme un laboratoire, et même si quelques cris- les gamins de la cité d'à côté jouent, c'est vendredi après-midi, la première semaine de deux lors des vacances scolaires- nous tombons tous d'eux d'accord sur le fait que le quartier semble calme. S'il ne l'est pas, ce n'est pas à lui de me le dire.
« Il y a une cave ? »
Il y en a une, et Cédric m'y mène. Son corps immense se voûte dans l'escalier taillé à coups de hache et qui semble ployer sous nos pas. Enfin, en bas, il teste la porosité des roches avec son grand rire niais, et se déchausse.
« Tu m'excuseras, dit-il, je ne peux plus supporter ça, je sors du travail et là je te reçois avant de partir en soirée. C'est juste un examen bref, après on verra ; il y aura un examen de ton cas avec deux personnes que tu ne connais pas...»
« Je les connais peut-être » dis-je avec mon sourire le plus conventionnel.
« Oui, bah ce serait pas de chance. »

Je me tais de tous mes pores sur ce message. Ensuite Cédric s'inquiète de mes projets sur l'avenir, et j'ai l'impression, subtile bien que persistante, qu'il espère me voir parti avant de se faire son opinion.
« Pour moi tu as un vote « pour » dit-il devant un Coca pour deux, partagé au bar de la cuisine. Je t'appuierai pour que tu puisses venir habiter ici. Par contre... »
« Quoi ? »
« Il y a un truc qui cloche. »
« Quoi, le cours du dollar ? »
On rigole ensemble l'espace de quelques brèves secondes. Cédric se retourne et va chercher dans un grand frigo qui semble propre, voir trop propre, deux canettes de coca. Nous décapsulons ensemble et, le temps qu'il prend pour refermer la porte du réfrigérateur, j'ai déjà versé une bonne goutte de whisky dans chacune de nos dosettes.
« C'est du coca... qui sent autre chose que le coca » admit-il après que nous ayons trinqué.
« Le truc qui cloche ? »
Cédric consent à rigoler.
« Bah, en fait il y en a deux. Déjà tu es en compétition avec un autre mec sur l'autre chambre. Le mec Alpha- le premier qui a eu la colocation, tu comprends- veut que ce soit un consensus sur qui viendra et qui ne viendra pas. Il y a quatre chambres ici en tout. Donc, ce sera toi, ou l'autre mec, ou vous deux, ou lui et pas toi... »
« Ou moi et pas lui... ou aucun de deux... en même temps tu m'as laissé prendre des photos et tu sais qu'on revient toujours sur le lieu du crime...» je dis en élevant mes dents bien blanches en direction du néon.
« Oui, je vois que tu as tout compris. »
« C'est mieux comme ça je pense. »
Cédric eut le courage d'acquiescer, les yeux rivés au sol.
« Oui mais bon. On peu être admis ici mais il y a une condition à respecter. »
« Ok, explique-moi. »
Ce coup-ci Cédric n'eut plus de courage du tout et se contenta de regarder ses pompes- de très belles Airmax flambant neuves, pointées de rouge et de jaune, et malgré cela parfaitement gracieuses.
« En fait ma copine n'habite pas ici, et elle vient me voir quand elle peut. Quand elle peut elle n'aime pas le fait de se sentir espionnée. »
« Qui aimerait ça ? »
Cédric fait mine de rigoler, mais il est visible qu'il ne se sent pas très fier.

« En fait elle m'a demandé... de vous bannir quand elle vient. Ça peut sembler abusif mais on a vraiment besoin de se retrouver et de se lâcher. »
« Je ne juge personne - et mon métier m'oblige à bouger assez fréquemment» dis-je, la main sur le cœur. On voyait que Cédric ne me croyait pas, il avait même l'air plutôt gêné.
« Ça ne m'amuse pas tant que ça. En fait elle me grignote- et son bras secoua la coupelle emplie de noix de cachou qu'un des chats visualisait pour cible secrète depuis déjà dix minutes. Mais bon, pour retenir une femme, que ne ferait-on pas? »
On s'est senti un peu complices sur ce fait incontestable, irrémédiable, et après l'avoir assuré que je ne lui causerais aucun trouble sur ce chapitre dans sa table des matières on s'est serré la main. Il m'a tout de même fait m'attarder cinq minutes de plus, le temps de scanner la première page de mon passeport sur lequel on lisait, en dessous d'une photo de mon visage livide :
NAME- Spencer
SURNAME- Davis
DATE OF BIRTH- 11-01-89
PLACE OF BIRTH- Passaic, NJ.
A la suite de quoi Cédric m'a raccompagné à la porte où je n'ai pu m'empêcher de voir plusieurs paires de baskets du même modèle que le sien, plus usagées mais tendant à sembler neuves, sagement alignées à un centimètre du paillasson jouxtant la porte.
« Je vais t'appuyer pour que tu puisses venir vivre ici » dit Cédric avant de refermer la porte.
A quoi j'ai répondu, pour moi-même et sans ouvrir la bouche :
« Je sais que tu le feras. »

Le réveil était comme un rappel à la loi ce matin- sonnerie acérée du portable, le chat noir qui couine comme un perdu, il a entendu l'étudiant d'à côté se lever et passer sous la douche, lui qui est toujours si discret. Mais le chat a des oreilles aussi sensibles que le doigts d'un perceur de coffre- fort. Je me fais couler un café vite fait, la cafetière chevrote dans les aigus, J'ai à peine le temps de me faire secouer un jet d'eau froide sur le haut du crâne que le voisin se montre à la fenêtre.
« Hola Juliàn » je crie.
« Holà tout court » il gueule en retour. « Una clopa, por favor. »
Je me mets une serviette autour des reins et accours répondre à sa

demande.
Je remarque que ma peau sèche vite sous le soleil pingre de cette fin septembre. Julian ne me regarde pas, il se roule une clope consciencieusement, amoureux de l'idée d'une belle clope à regarder se consumer entre ses doigts longs et fins., le temps d'une marche jusqu'à l'I.U.T, distant de moins de 1500 mètres.
« Speede ton cul je vais rater le bus. »
« Il y en a un autre dans moins de dix minutes, nein ? »
Julian a un petit sourire qui illumine très momentanément ses yeux marécageux.
« Davis, il serait temps que tu... »
« Tu seras sympa de claquer la porte du bas en partant. Je veux qu'aucune de mes femelles ne me retrouve. »
Il pouffe en s'allumant sur mon allumette, s'étouffe le temps de ne pas savoir quoi répondre, puis me dit :
« Par contre t'as fait quoi à mon pote ? Le petit blond ? »
Ma mémoire vacille à cette évocation.
« Ah... le mec qui est passé vendredi soir avant que je parte en soirée. »
« Oui. Lui. Il squattait chez moi. Et il est passé chez moi. Qu'avez-vous fait ? »
« Rien, rien. Fumé un joint, sniffé un peu de popo, regardé la télé en s'emmerdant. Rien de sensationnel. »
« Ok, je te crois. Mais tu lui aurais pas fait écouter un de tes trucs chelous... ? »
« Trucs chelous que tu adores, non ? »
Julian me regarde, il a quelque chose d'enfantin dans le regard, un manque d'affection du côté maternel ? En tout cas il embraie sans craintes :
«*Somewhere in these night lights lies the answer...* »
Tête penchée, pomme d'Adam scintillante dans le faux-jour il hullule
« *Then we can find diamonds by the yard* »
Imperturbable, j'enchaîne :
« *And I can hear the ukulélés playing down by the sea* »
Julan me regarde avec un rire anticipant la crainte dans ses yeux de marécage :
« *She's gone with the hula hula boys, she don't care about me !* »
Fidèle à notre défi, je rentre chez lui par la fenêtre et le prend à la gorge, il tente de résister, renverse le café, perd sa clope, mais je suis trop fort pour lui et il laisse tomber, implore ma pitié, un peu d'air non vicié passe par la fenêtre.

« Je ne me souviens pas. »
« Tu as tort. Je t'aide. *Hai*...
« *Na*... »
« Oui, mais ce n'est pas suffisant »
« *Ina*... »
« Ensuite... ? »
Il finit par me réciter le reste du texte en maori, pas le choix, c'était ça ou des chatouilles. Finalement je l'ai laissé partir vers sa salle de cours et suis rentré dormir. J'étais heureux dans mon sommeil, ne pensant à rien quand un coup vigoureux à la porte est venu me débarrasser de mes illusions. Le son des Pixies passé très fort me renseigna- merde, Julian était rentré de ses cours, j'avais dormi longtemps mais pourquoi n'avait-il pas barricadé les environs immédiats ? Lorsque, résigné, j'ouvris la porte donnant sur le palier, je vis bien la tête ébourrifée de Julian ainsi ue sa bouche bafouillant des excuses.
' »Je pensais pas qu'elle pouvait... »
« C'est pas ta faute » dis-je, faussement réconforté, mais les français sont ce qu'ils sont ou pas ?
En fait elle avait déjà pénêtré l'antre du voisin, lequel, terrifié, se réfugiait déjà dans ses toilettes (qui lui faisaient office de cabine de douche également).
« Welcome, Ninotchka », laissais-je échapper d'une bouche pâteuse.

« Tu as bien saigné, connard. Ose me regarder dans les yeux maintenant. »
Pour la première fois mon regard rencontre le sien. Ca ne fait pas rire Manon, dont le pseudonyme est Ninotchka, et elle me ferait payer cher le fait de savoir épeler son vrai prénom.
« Tu vas manger, pédale. »
Pour la première fois je me rebiffe et la mignonne se trouve giflée. Ce geste émanant d'une rare spontanéité de ma part l'a surprise, et elle ne trouve aucun autre recours que de me regarder d'un œil de crevette mal décongelée.
« Tu... as osé... me frapper. »
Ma main part plus vite que ma pensée, une seconde fois. Manon ne paraît même pas choquée, il me semble qu'elle pense plutôt à retoucher son maquillage.
« Salaud, salaud .» Elle n'hésite pas à déclencher des vocalises sur ce

thème, et je l'éjecte sur le palier, puis dans l'escalier.
« Ton cours au lycée Clémenceau commence bientôt, pauvre... »
Julian passe sa tête ébouriffée et bienveillante au travers de la fenêtre.
« Ferme ta porte, Ju. La gorgone ne va pas tarder à se rebiffer. »
Il ferme sa porte et les coups ne tardent pas à s'accumuler tant sur sa porte que sur la mienne. Nous buvons lui et moi un coup de muscadet en attendant que l'horizon funeste s'éclaircisse.
« Si elle baise aussi bien qu'elle sait frapper aux portes, tu as dû prendre un sacré pied » dit l'étudiant. J'acquiesce en faisant semblant de m'étouffer avec le reste de vin piquant. Entre temps un appel a surgi sur mon téléphone. Je m'empresse de répondre envers cet acte exceptionnel.
« Davis ? »
« C'est moi »
« C'est Wojtek. On va... enfin c'est à débattre mais c'est tout comme... bref, tu peux être à la coloc dans 30 minutes ? On va débattre de ton cas et c'est mieux de le faire en ta présence, non ? C'est plus honnête. »
« Oui...certainement. Le temps d'arriver et puis... bah j'arrive, hein ! »
« OK, dit Wojtek. On attend que tu arrives, alors. »
Je me suis brossé les dents avec vigueur et ai dit à Julian, qui prenait toujours le frais à la fenêtre :
« Petit mec, je crois que je vais te quitter. »
« Oh? »
« On se quitte toujours un jour, pas vrai ? »
« Vrai. »
« Alors je te quitte, là, maintenant, mais je reviendrai avant. Juste un conseil, par contre... »
« Vas-y, dis. »
« Ferme bien ta porte. Ninotchka risque de continuer à frapper. »

Cédric m'a ouvert, grand sourire, bonne pogne à checker, et derrière lui me mataient deux mecs à l'air plus improbable, du genre auquel on ne prêterait pas dix euros sans y réfléchir à deux fois. Les baskets geignaient d'abandon par terre et le chat me regardait, à l'aise sur un bar qui ressemblait au mien à s'y méprendre.
Les deux autres mecs me regardaient du fond d'un salon plus vaste que le désert tartare et franchissable par aucun transsibérien, salon devenant open space au fur et à mesure que j 'en devinais les traits- jogging mauve pour l'un qui lisait l'autobiographie de Morrissey en version originale, et l'autre, encore plus grand, les yeux d'un violet tranchant, sans doute le mec qui

était tout le temps absent de la colocation d'habitude, mais pour une fois il était là. Il était même tellement là qu'il devenait ardu de respirer en sa présence, il aspirait tout l'air, ses congénères semblaient en dépérir d'office et moi-même diminuer en sa présence. Ma cage thoracique ne cessait de se comprimer au fur et à mesure qu'on m'empressait de me détendre et de paraître cool- oh, mon naturel, sur quelle côte échouée?- et je fus soudainement au plus naturel lorsque Cédric fit cliqueter le bruit d'une canette de Coca en phase d'ouverture.
« Ah ces américains » fit l'enfoui, le futur absent, et qui ne se pressait pas à se nommer. Ma paume se mélangeait à l'orbe réfrigéré de la canette, aussi il ne fut pas facile de me dire pourquoi je pissais de peur en mon for intérieur- cette maison serait mon lieu d'habitation, je l'avais élu autant qu'il m'avait choisi. Le mec en jogging mauve fit au moins l'effort de se lever afin de me serrer la main et se présenta en conséquence.
« Wojtek, c'est moi qui t'ai appelé, Cédric avait la langue un peu occupée ce soir... »
« Oh ta gueule... » dit Cédric sans conviction et Woketk lui intima le silence de l'air du mec à qui on ne la fait pas.
« Bref, tu te doutes bien pourquoi tu es ici. »
« Oui, c'est un peu comme un entretien d'embauche. »
Tout le monde daigna lâcher un sourire assez contraint.
« Sauf qu'ici tu n'es plus dans le centre-ville. Tu pourras crier mais personne ne s'occupera de toi. On n'est pas des potes, on coopère pour le bien commun, c'est tout. Tu es jeune, 24 ans, comme nous trois. Et tu n'as pas de problèmes d'argent, les dollars tombent bien tous les mois ? »
« Oui. »
Ils s'attendaient à plus alambiqué comme réponse, à plus perturbable comme garçon. J'allais bien les décevoir tous. J'allais anticiper sur leur mutisme quant aux choses les plus importantes, les plus profondément ancrées. De froids chiffres suivirent en un glacial discours. Oui, tant allait me tomber dessus tous les mois. Oui, on allait laisser libre cours à mon chat, quant à mes amis, ce serait autre chose. Heureusement je n'en comptais pas tellement. Et inviter des potes de rencontre, ou des filles, mieux valait ne pas y compter. On pouvait les acceprejeter dans la même minute. Bien sûr j'étais libre de mon comportement et de mon sort dans l'enclave de ma chambre. En cas de souci, pouvais-je espérer un secours de mes immédiats voisins ? Aucun ! Chacun vivrait pour soi, et la sagesse pour tous ! Rassuré, je mis quelques billets de la monnaie locale dans un pot que le plus âgé d'entre nous faisait circuler. Il laissa d'ailleurs tomber à

ce sujet quelques mots, les premiers et les derniers à tomber de sa bouche en ma présence.
« Electricité, assurance, loyer évidemment, syndic, taxes diverses... bon, je crois qu'on y est ». Il laissa échapper un sourire alors que le bruit de pneus crissant sur le parking derrière le Leclerc nous faisait grincer des dents.
« Messieurs-mesdames, je vais devoir vous quitter. »
Et ainsi fut- il parti, nous laissant bouche bée et la porte grande ouverte.
On n'avait plus un mot à se dire. Le portable de Cédric sonna d'une sonnerie générique et le grand garçon rosit en prenant l'appel et sortit tout en rougissant. Wojtek et moi restâmes face à face.
« Je ne pensais pas que tu allais m'appeler. »
« Qu'est-ce que ça change ? »
« J'espère au moins que tu n'es pas gay. »
Wojtek haussa les épaules.
« Shit happens. »
Je me réfugiai à mon tour dans l'examen de mon téléphone portable. Où sont les amis encombrants quand on a besoin d'eux ? Un simple sms m'aurait permis de faire diversion.
Cédric revint.
« Tu comptes emménager quand, Davis ? »
« Dès que possible. »
« Début du mois prochain ? »
« OK. »
On but un coca tous les trois puis je m'enfuis. A la Haluchère, un clochard armé d'un canif suintant la rouille et le relief de maquereau en boîte faisait son roitelet. Je sus le maîtriser en deux prises de kung-fu avant de le laisser inoffensif sur le quai, ce qui permit à deux jeunes filles de me sourire, et à leur sourire de se refléter dans le bleu de mes yeux et la blondeur de ma chevelure.
Mon nom est Davis Spencer.
Je ne suis pas l'ami de l'humanité.

« Non... »
Je tourne le dos à Julian, ne supportant pas de le voir pleurer. Ses pleurs, enregistrés, me font comprendre qu'il se reproche notre complicité échue, que rien ne renouvellera. Ensuite je me retourne vers lui.
« De toute façon tu ne vas pas tarder à partir. Tu n'es déjà jamais là les week-ends. Je te souhaite d'avoir le meilleur voisin au monde et puis c'est

pas comme si je partais dans le Sa... »
Son poing se fiche dans la porte, ce qui me fait rire.
« T'es un salaud. »
« Si ça t'arrange... »
« Je me sens abandonné. »
« J'approuve ce sentiment. »
Il laisse tomber sa morve sur le sol. J'imagine que sa copine acrobate fera un coup de nettoyage entre deux pulsations de désir.
« Je t'ai couvert, arrangé... et tu me laisses tomber comme ça... »
« Eh... ça m'arrange de partir, tu le sais bien. Rien ne dure toujours. »
« Bah si, ma haine envers toi durera toujours ! Et tu peux compter sur mon coup de main pour déménager ! »
Je tourne le dos à Julian, pour lui laisser le privilège de la belle fin. Et pourtant je l'apprécie, ce voisin aux yeux pailletés, trop pour qu'il puisse l'entendre ou l'accepter en ce moment. Sans lui n'aurais-je pas perdu la boule, sinon la face, tout du moins le moral ? Mais dans ces moments où la réalité vous viole il faut laisser les naïfs face à leur sort.
Retour à la mise en cartons. J'entends un son distinctif d'une époque révolue et un cri issu d'une adolescence éternelle- un vieux R.E.M. couvert de pleurs. Je déconnecte internet, me verse un verre de bière, remets la canette de 8°6 dans le frigo et lance *Goodfellas* sur l'ordinateur branché en HDMI. La première gorgée de bière est désagréable, la seconde mortifère, des glaires me montent dans la bouche, que je crache dans la poubelle. Un coup me prend au cœur lorsque je vois que le tout est teinté de rouge.
Je ne panique pas, au début. Par la suite oui. Tout mon palais est gorgé de sang frais et je vomis dans les WC. Encore plus de sang dans la cuvette tandis que je me retiens au mur d'une main tremblante. Je me rue sur le palier et un relief de fierté me dispense de frapper à la fenêtre de Julian. Je descends l'escalier en trombe. Dehors c'est l'heure de la sortie de l'école et je tourne la tête en voyant les mères accompagner leurs enfants jusqu'aux voitures, et entends les portières claquer. Place Saint-Pierre, la tête me tourne et je manque m'écrouler plusieurs fois la vue des réfections me tenant debout malgré tout, mais cracher dans un mouchoir n'apporte rien, l'hémorragie étant plus importante que je l'aurais cru. Comme je pâlis dans le Bouffay, deux jeunes étudiantes m'accompagnent jusqu'aux urgences du C.H.U. J'y reste un certain temps avant qu'on m'examine et me renvoie chez moi avec une injonction à me faire suivre et traiter les saignements de gencives consécutifs à une alimentation pauvre en fruits. En dépit de tout le temps perdu je vais tout de même à l'Ascenseur me saoûler à l'anisette-

fraise en tentant de draguer deux australiennes perdues plus une fille sans feu ni lieu qui se laisse embrasser et peloter vaguement, sans doute dans l'espoir de se faire héberger pour la nuit, mais je n'ai qu'une envie, celle d'être seul, et c'est finalement ce que je suis, après un long détour dans le centre-ville dont je sens que je vais être exclu, sans doute définitivement.

Une semaine que je suis là, déjà. Une semaine que je ne me suis jamais tant ennuyé de ma vie. Ils avaient raison de me prévenir, les trois autres. Cédric est celui que je vois le plus, et dont la présence est la moins déroutante- il semble désespérément normal et nous n'avons que des atomes crochus mais aucune complicité. Sans injurier l'humanité qui point en lui quelquefois je pourrais me vider de son sang devant ses yeux qu'il ne s'en émouvrait pas. Wojtek, quant à lui, rentre à l'aube et se lève tard, très tard dans l'après-midi. Il se ballade parfois torse nu dans le jardin- son torse est fin, glabre et musclé, sa peau grise et malsaine. Il ne m'inspire pas confiance. Je n'hésite jamais, du reste, à verrouiller ma porte dès que je le sens debout. Mais cela ne le choque pas. Quant au quatrième comparse, on en parle le moins possible, tout du moins en ma présence. Lorsque je descends manger, si par hasard Cédric et Wojtek sont réunis dans l'open space qui comprend la cuisine et le salon, ma présence coupe leurs phrases, un silence hagard tente de me faire rebrousser chemin. Ensuite, en général, la copine de Cédric l'appelle, et il rosit avant de répondre, sort faire un tour dans le jardin en mettant une des cinq paires de baskets neuves qui se jouxtent dans l'entrée. En son absence personne n'y touche et aucune des quatre autres paires n'est jamais touchée. Il y a là quelque chose que je ne comprends pas.
Le quartier, enfin, me désespère- il n'y a pas grand chose à y faire. Un jour je m'égare tout à fait et me retrouve rue Marguerite Yourcenar, pas si loin de chez moi mais l'itinéraire ne me semble plus explicable et mon i-phone n'a plus de batterie. Un groupe d'ados me remet sur mon chemin, je reconnais l'une d'entre elles, qui me branlera bientôt dans les toilettes pour mecs du Leclerc où je passe un temps accablant à ne rien faire, à flirter avec qui aura le bonheur d'être là ou le malheur de paraître y être, traînant mon non-être le long des vitrines des marchands de paraître en faisant de mon mieux pour leur sembler décevant- mais ma carte passe toujours, quoiqu' astronomiques soient les montants que je dépense afin de retrouver un peu de grâce à mes yeux. Ensuite je m'arrange pour aller gratter quelques tickets invariablement perdants au pmu de la Haluchère en

écoutant studieusement les conversations des garçons arabes qui squattent pendant des heures devant un verre d'eau vide et une tasse de café, et je finis par comprendre leurs conversations rien qu'à leurs mimiques. Lorsque cela ne m'amuse plus, en général au bout de la troisième pelforth brune mélangée à du sirop de fraise, je reviens, sombre comme le crépuscule qui semble reculer devant moi comme cette chambre, toujours distante, et qui ne l'est jamais assez néanmoins.
Une semaine loin du centre-ville et pourtant je n'ai déjà plus aucune vie sociale. Tout le monde m'a oublié puisque je ne sers plus à rien et qu'il est inutile de frapper à ma porte en pleine nuit, on ne peut plus s'affaler pour quelques heures dans le canapé que j'ai dû laisser sur place. Une semaine et j'ai oublié que nous sommes samedi. Pas Cédric ni Wojtek, apparemment. Lorsque j'arrive ce samedi-là, il fume un joint dans le jardin en faisant les cent pas.
« Hey, Davis. »
Il m'adresse rarement la parole d'habitude, alors pourquoi ce soir-là ?
« Hey Wojtek. »
Il me tend le bout de pétard et je remarque qu'il lui manque une phalange à l'index gauche.
« Tu as quoi de prévu pour ce soir ? »
« Rien du tout... Monter dans ma chambre et dormir »
« Ah mais tu n'as pas compris les arrangements. »
« Euh... »
« C'est le soir où Cédric reçoit. Lui et sa copine veulent avoir la maison pour eux seuls. »
« Je comprends bien mais... »
« Mais ? »
Son regard se fait soudainement brutal.
« Je ne pensais pas que c'était ce soir. »
« C'est ce soir. »
« Aow. »
Je tends le pétard à Wojtek. On entend distinctement de la musique... ou plutôt un chant monocorde qui tente péniblement de se faire mélodieux. Une sorte de plain-chant de l'âge du computer, quelque chose qui n'a pas encore trouvé sa juste voie.
« Je suis un peu en rade d'idées, j'espérais que tu en fournirais. »
« Je n'en ai pas non plus. »
Le soleil baissait dangereusement sur cette indécision. J'avais le ventre vide et me sentais péniblement bourré. Wojtek et moi ressemblions à deux

cow-boys égarés au soleil couchant aux abords d'une ville-fantôme.
« Allons faire la fête. »
« Il semble qu'on n'ait pas trop le choix mais... il est tôt encore. »
Wojtek me passa une main sur l'omoplate et dit en ricanant :
« Allez, je vais te faire oublier la présence du temps. »
Le pire est qu'il ne mentait pas. Il m'emmena dans un restaurant russe du côté de Bellevue où la nourriture était excellente. Il eut le temps de me raconter cinq fois sa vie durant cette nuit-là- comment il était né dans les faubourgs de Bucarest à la fin de 1989, par quel concours de circonstances il avait été adopté par un couple de riches polonais stériles, la lutte qu'ils avaient livré afin de lui cacher son identité véritable, son refus de s'assimiler aux vaincus de l'histoire. Il m'était impossible de me cacher que le garçon du restaurant, un fort bel adolescent au corps mince ceint par un tablier blanc, était embrassé par lui, et comment je ne parvenais plus à dégager mes yeux d'une icône que je ne parvenais pas à interpréter. Wojtek m'invita ce soir-là et je lui fis comprendre que la prochaine fois ce serait à mon tour de l'inviter, ce qui le révolta un peu au début mais qu'il finit par accepter.
« Quand même, je peux te poser une question ? » demandais- je au bout de sept ou huit heures de conditionnement- nous avions alors quitté le restaurant pour une boîte de nuit fréquentée par des boutonneux à coiffure hélicoïdale qui se provoquaient entre groupes strictement interchangeables, sinon similaires, et ne semblaient pas faire de différence entre Booba, Rihanna et Lana Del Rey.
« Mais bien sûr, amigo » répondit Wojtek qui aimait à se faire passer pour espagnol à ses moments perdus.
« La meuf de Cédric, elle ressemble à quoi ? »
Il eut un bref moment de lassitude.
« J'en sais rien du tout. »
« Quoi, tu n'en sais rien ? Tu es un mec qui vit dans la même baraque qu'un mec qui a une meuf et tu ne sais pas à quoi elle ressemble ? »
« Non... »
« Comment, non ? Elle est blonde, elle est brune, elle est rousse ? Genre pouffiasse, une fille bien ? »
« C'est les affaires de Cédric tu sais. Je ne lui ai jamais rien demandé. »
« Oui je comprends... quand même, tu crois pas que ça lui ferait drôle qu'on rentre comme ça, à l'improviste ? »
« C'est surtout que ça ne serait pas très correct. »
« Oui... ou bien c'est lui qui n'est pas très correct de nous faire squatter

dehors toute la nuit... non ? »
Wojtek eut un moment de flottement. Il regarda son verre presque vide et j'eus l'impression très nette- mais qu'il sied de ne pas exagérer- qu'il demandait conseil à son verre vide.
« Bordel. Tu as raison. Pour qui il se prend ce... »
Suivit une insulte que je ne compris pas mais qui se suffisait à elle-même.
« Écoute, oublie ce que je t'ai dit. C'est moi le dernier arrivé, je n'ai pas à remettre toute cette organisation en cause. On est des grands garçons, on se débrouille. »
« Je suis trop borracho pour me souvenir de ce que tu disais. Mais quand je m'en souviendrais je me dirais de l'oublier. »
L'idée semblait bonne et bientôt je me trouvais dans les bras d'une belle brune tatouée qui pleura sur ma poitrine (elle était fraîchement enceinte et venait de se faire larguer). Je la fis sortir et elle s'allongea à mes côtés dans l'herbe fraîche, trop bourrée pour se rendre compte du froid extérieur ainsi que des probables bouts de verre entassés sous elle. Je la pris sans plaisir, elle sembla geindre un bref instant avant de fournir un murmure de contentement. Je jetais le préservatif dans la Loire. Il y avait des murmures pas loin, des bruits d'étoffe qu'on remuait, un semblant de fusion, un soupçon de contrainte. Je vis alors un corps tomber à terre, puis il y eut un bruit confus, enfin un squelette qui se regarnit. L'étoffe était celle de la chemise de Wojtek.
« Salauds de français, éjacula-t'il. Ils veulent toujours payer mais ils ont jamais l'argent sur eux. »
« Me dis pas que tu viens de...? »
« Tu as vu quelque chose ? »
« Rien que j'aie envie de savoir. »
On rentra dans la boîte sans encombre- être vu avec Wojtek arrangeait apparemment pas mal de choses- et on finit la nuit avec deux australiennes qui tentèrent sans succès de me faire parler anglais. On ne rentra pas à la maison avant 4 heures ce dimanche après midi, heure à laquelle la petite amie de Cédric avait décampé et celui-ci, tout épanoui, semblait comme d'habitude offrir peu de prise à toute rancune.

Le temps passait et je ne faisais toujours rien. On mangea un bout de tarte aux framboises le jour de mon anniversaire, qui tombe un jour férié ici. Le reste du temps je lisais Serge Daney et regardais des films soviétiques en buvant du russe blanc- j'avais tenté sans succès d'y initier mes colocataires, Cédric se contentant de renifler le breuvage tandis que Wojtek s'était limité

à le contempler en ricanant. Nous n'allions pas être copains de boisson, et cela valait mieux puisqu'ils ne rapportaient jamais rien d'alcoolisé. J'étais toujours obnubilé par cette fille qui ne venait qu'à intervalles réguliers et en notre absence, dont l'indifférence, voire le manque de considération à notre égard, ne trouvait d'égal que dans son impossibilité à nous la représenter. Venait-elle par la gare, traînait-elle son derrière mal proportionné le long d'itinéraires réguliers et contraignants, soumise à la vigilance laxiste de contrôleurs épuisés par la stupidité de leur tâche, ou au volant d'une voiture de sport, avec un sac Gucci à portée de main pour les petites facilités quotidiennes ? Avait-elle lu Proust ? Quel était son niveau d'études ? S'agissait-il d'un laideron ou d'un spécimen digne de la couverture d'un magazine ? Me serait-il permis un jour de le savoir ? Les maladies du chat me distrayaient un peu de ces pensées obsédantes- il fallut le traîner sans délais chez le vétérinaire le plus proche afin de faire soigner une patte sur laquelle il boitait. Il eut l'excellente idée de déclencher une perte de poils qui me contraignit à le soigner à heures fixes. Il sortait devant moi, l'arrière-train sensuellement dressé, s'aventurait dans un fourré pour en ressortir moins de trois secondes après, généralement muni d'une bestiole encore vivante qu'il achevait devant moi d'un coup de mâchoire. Ce n'était qu'ensuite qu'il consentait à se laisser oindre de la pommade puante sans déplaisir. Ses génocides aléatoires mais invariables m'indifféraient tant qu'ils n'étaient pas remarqués de tous. Chose qui ne tarda guère.

On ne peut pas mépriser son entourage sans qu'il vous le rende d'une manière ou d'une autre. Les assassinats se paient toujours, fussent-ils perpétrés sur un roi ou sur une mésange. Lorsque les indifférences se dressent hautes comme des montagnes, retentit inévitablement un écho. On me gueulait à pleins poumons une locution que je n'entendais pas.

Le 11 novembre je sortis derrière le chat, convenablement remué par deux russes blancs sur un estomac vide. Au retour, à un mètre du sentier ramenant à la maison, gisaient deux bouts de bois. L'un était brûlé et faisait un pieu sur son extrémité noircie ; il était placé en tête de croix sur un autre bâton un peu plus long. Le bout noirci indiquait la direction de la maison où j'habitais. Subitement le chat s'arrêta et s'assit en me jaugeant. Capable de passer des heures à me contempler ne rien faire, il donnait pour la première fois l'impression de vivre l'équivalent d'une rancune humaine dans sa peau d'animal. Pire qu'une rancune, l'expression du mépris le plus achevé passait dans sa position. Son regard à lui seul était à se laisser mourir de soif. Lorsque ce sont des gens qui vous le font, le pardon

l'emporte mais un animal? Y'a t'il une réaction admise par rapport à ce cas précis ? Il miaula faiblement comme pour réclamer à manger puis bondit dans la haie adjacente aux croix.
Je me jetais dans les branchages, n'ouvrant les yeux que faiblement pour ne pas me les faire arracher. C'était comme me jeter dans les bras d'une camisole de force et je m'engloutissais dans ce néant. Le chat avait disparu bien sûr. Je fumais une cigarette et rentrais immédiatement.
Scannées, ses photos prises depuis son infection se retrouvèrent punaisées sur les réverbères ainsi qu'aux rares points de rencontre. On me laissa en placer plusieurs au centre commercial car ça se voyait que cet abandon subit me perturbait beaucoup. Bien sûr je passais encore plus pour un cas original, une expérimentation non aboutie du hasard, et je revenais encore plus déterminé à la maison, entrant ni trop vivement ni trop lentement, les yeux rivés sur ces paires de baskets que personne ne touchait jamais, hormis Cédric, de temps en temps, pour les nettoyer.
Le samedi suivant devait être de sortie pour Wojtek et moi. Cédric eut l'occasion de me le repréciser le jeudi soir. Il revenait de son entraînement de boxe et avait pris une seconde douche ; à l'aise dans un t-shirt propre et un jogging rouge, il marchait les pieds nus dans des tongs. Ses pieds immenses attiraient le regard et je vis qu'il manquait une phalange à l'un de ses orteils. Cédric ne paraissait pas vraiment s'en formaliser, il traitait ce manque avec indifférence.
Wojtek avait fait un sérieux effort sur l'habillement cette soirée-là ; ce fut le même restaurant, le même serveur, la même vodka et les mêmes embardées.
« Faut pas que tu sois triste à propos de ton chat. Ce n'est qu'une bestiole. Elle va revenir. »
« Non, il ne reviendra pas. Mais je m'en fous. Parce que- ah, tiens, regarde la photo, c'est trop bizarre. »
« Je sais pas trop... tu dis que le chat l'a regardée et qu'il s'est enfui ? »
« Oui, mais il a surtout eu un truc de... il m'a regardé et j'ai senti du mépris dans son regard. »
« Il a regardé ce truc, et puis toi et il est parti alors ? »
« Exactement. »
« Comme s'il voulait dire « Je ne rentre pas avec toi. » »
« Oui, absolument. Il a senti quelque chose et je ne le retrouverais pas tant que j'habiterai dans cette maison. »
Wojtek redressa le col de sa chemise.
« C'est vrai qu'il y a une drôle d'ambiance... dans cette baraque...On y dort

beaucoup mais on y dort mal. »
« Limite baraque-vampire... »
« Une pensée à Cédric qui vient de se faire vampiriser »
On trinqua.
« Tu sais, je l'ai jamais dit à personne à part à toi, mais je me suis senti observé dans ma chambre, pendant que j'essayais de dormir. »
« Récemment ? »
« Non, régulièrement. Pas depuis ton arrivée je crois. »
« Tout le temps avant alors ?
« Oui, presque. Désolé pour toi.»
Wojtek s'absenta en compagnie de la patronne et du petit serveur pendant que je vidais des petits verres. J'échafaudais des théories miraculeuses sur l'émergence du mal, car la maison se trouvait au bout de la croix, le pieu en face de la maison, positionné sur le flanc ouest, donc sur l'espace qu'occupait Wojtek. Si l'on admettait une légère projection dans l'espace le mal semblerait partir chez le voisin, alors qu'on en élargissait la circonférence. La manifestation de ce mal passait par une acceptation de ce mode de vie foncièrement ingrat, une complète passivité de notre part, une lâcheté fondamentale devant les errements de la vie, quelque chose de complaisant et glauque. J'en trouvais cent exemples et ne m'en souvenais pas de cinq, mais je les faisais retentir comme des …..
« Les baskets. Il y en a cinq paires. »
« D'accord. »
« Cédric a été amputé d'une phalange. Toi aussi. »
« Et ? »
« Le pieu était dans la direction de ta chambre. »
« Ce qui veut dire ? »
« On ne sait pas qui est chez nous ce soir. »
« C'est la vie de Cédric. »
« Tais-toi. Je te dis qu'on ne sait pas qui est chez nous ce soir. »
« C'est vrai que je me demande... depuis huit mois, pas une trace, pas une photo, rien du tout mais alors rien, rien... »
« Ça ouvre la porte à plein de possibilités. »
« Comme ? »
« Comme ce n'est pas une femme par exemple, ou bien c'est une femme connue, ou une femme mariée. Quand on est avec quelqu'un on ne le voit pas une fois par mois. »
« Si elle habite à 600 km ? »
« Ah, arrête. Qui fait ça à part aux States ? Personne. On aime qui on voit,

et pas autre chose. On aime ce qu'on peut toucher. »
« Ah ça... »
Il reprit après une énième tournée :
« C'est vrai qu'il y a un rapport un peu bizarre entre Cédric et ses paires de skets. Il dit qu'il lui en faut cinq comme les doigts de la main et du pied. Il en met quand même une de temps en temps, mais uniquement quand sa meuf lui parle au téléphone. C'est marrant. »
« On est complètement en train de se faire exploiter. C'est pas qu'on soit pas bien dans ce restaurant, il est tout à fait convenable- mais décidément Cédric est irresponsable et sans doute même immature affectivement ! Il soumet toute la baraque à une possible anarchie... »
« Tu vas un peu loin... »
« S'il y a un esprit non-humain et un plan cul je trouverais lequel est lequel et chaque chose sera à sa place. Fais-moi confiance. »
« Sérieux du coup je me demande vraiment comment elle est sa meuf. »
« Y'a qu'un moyen de le savoir. »
Je sortis mon portable de ma poche et appelai le service de taxis nantais. Ils arrivèrent avec une honnête heure de retard et refusèrent de nous charger étant donné notre taux d'alcoolémie. Je leur dis de se dépêcher d'aller voir s'il reste encore un peu de jeunes pas trop bourrés à charger.
« C'est con, me dit Wojetk en marchant le long du quai de la Fosse, du coup j'ai vraiment envie de savoir qui c'est, cette fille. »
« On s'organise mieux pour le mois prochain et on tente une opération. Des deux côtés, évidemment. »
« Attend, là, je ne te suis pas bien... »
« Je regarde dans ta chambre ce qui se passe quand tu n'es pas là... »
Wojtek secoua la tête.
« Non, je préfère moi. »
« Ok, alors pour la division des tâches je regarde ce qu'il se passe dans la chambre de Cédric. »
« Compris, amigo ! »

Douces journées de découvertes ! Je trouvais de nouvelles forces en moi afin d'échapper aux pièges sans nombre tendus par la maison. Pendant que Cédric et Wojtek faisaient leur affaires, je découvrais le maillage maléfique dans la maison et tentais de toutes mes forces de le neutraliser. Tendu comme cet arc avec un pieu dans la main, j'avançais, l'air innocent, si suave que les oiseaux s'aventuraient dorénavant au plus près de moi. La maison me prêtait un peu de sa force, et je la lui rendais bien en revenant

des courses, des rares rendez-vous, des quelques plans baise, l'esprit excité par le dépaysement, je revenais toujours reconnaissant en cette maison où le mal était si expertement enfoui. Et pourtant j'agissais sans aucune haine dans mon cœur ; le mal reste le mal, et il nous incombe de ne jamais reculer devant lui. La sincérité m'y poussait, un désir fou de justice s'élevait en moi.
L'architecture grossière de la maison était le signe de son impureté ; mieux façonnée elle aurait abrité des esprits moins malsains. Grise, rêche, sa pierre laissait une impression de froid qui rentrait jusque dans les membres et atteignait même l'identité profonde de l'être. Elle avait besoin de certains signaux pour perpétuer son action, d'émetteurs et de satellites, de certaines icônes. Elle émettait sa propre énergie, mais il convenait d'en activer le modérateur.
Je passais des journées dans les pièces à déjouer les infernaux cycles structurels de cette baraque. Tout faisait signe dans ces épiphanies ; les bocaux suspects de former un angle de jonction entre eux étaient dérangés ; les clous éparpillés se retrouvèrent isolés l'un de l'autre par des morceaux de sopalin, et séparés en deux tas distincts dissimulés l'un dans le jardin, l'autre dans la buanderie. Le consensus se faisait sur toutes mes analyses de la situation que l'angle par lequel le mal prenait allait évidemment de biais, et non parallèlement. Au fil des jours les preuves d'un léger mieux s'accumulaient ; Wojtek n'était pas séropositif comme il l'avait craint précédemment, Cédric avait trouvé un extra profitable, j'avais enflammé le cœur d'une des plus belles filles de Nantes. Le mois avant la grande révélation fut une succession de grandes joies et de moments amers, car l'atteinte irrémédiable nous laissait parfois sans recours.
Un après-midi où j'étais seul, j'entendis sans ambiguïté possible des pas bruyants dans l'escalier. Réveillé depuis cinq heures, et sur les nerfs depuis, je fondis sur les traces du mal incarné. Je ne trouvais strictement rien, si ce n'est un gant posé par terre qui indiquait une diagonale en direction de ma chambre.
Affreusement paniqué je partis vérifier si rien n'avait entretenu la contagion pendant le plus bref instant. Rien ne se trouvait de bien suspicieux, sauf une règle qui dirigeait sa tige vers le gant. Je bousculais cette connexion et partis à la recherche d'un autre soupçon à fonder.
Cédric se trouvait dans le chambranle de la porte.
« Tu vas bien ? »
« Oui, pourquoi ? »
« Je sais pas... tu faisais des trucs bizarres. »

« On fait tous des trucs bizarres quand les gens nous regardent pas. Enfin quand ils ne sont pas censés nous regarder. »
Il sourit.
« Oui c'est vrai. Je te fais mes excuses. »
« Pas grave mec. Je te le ferai un de ces jours. »
« Pas de souci ! »
Il passa son chemin. Dans quelle obscurité j'œuvrais ! Personne ne voyait donc que cette maison tenait par ma seule force à vaincre l'inertie qui suintait de ses peintures, de son atmosphère, de son ambiance ? J'avais blessé la maison, qui en retour m'avait blessé, mais elle avait dénoncé son œuvre, j'allais percer son secret et découvrir son organisme afin de détruire sa vanité.
Les quelques semaines suivantes furent ardues à subir, mais je ne craignais plus personne, je baisais autant qu'il me fallait afin de ne pas m'étouffer avec ma semence, croisais à chaque fois les paires de baskets neuves de Cédric devant le seuil, non sans m'en écarter à chaque fois- ayant compris qu'elles étaient liées à quelques motifs ornementaux dans la cuisine, mais je ne pouvais bouger l'un sans remuer les autres et vice-versa. Ma propre incapacité me paralysait, puis me réveillait au beau milieu d'un rêve- mais j'allais bientôt savoir, me purger et vivre ce qui me restait de vie dans ce qui restait du monde. Les autres, que je sois en dessous d'eux, au dessus ou que je leur passe au travers, ne semblaient pas percevoir qu'en ce moment je tentais de faire voir le jour à la vérité- elle qui fait toujours des morts, qu'on honore et célèbre en des termes rarement si peu ambigus qu'ils le laissent croire. J'étais fasciné par cet ordre des choses et le temps que la vérité se fasse, restait calme, presque impalpable.

Le temps déterminé s'acheva- nous étions fin décembre, Cédric ayant réussi à faire avancer d'une semaine sur la date prévue son rendez-vous. On n'en était pas dérangés ni Wojtek ni moi, qui vivions au jour le jour. L'après-midi de ce samedi je tentais tout de même de lui parler. Il allait et venait torse nu, parfumé et satisfait de lui, exhibant sa musculature. Je pus le convaincre de s'asseoir dans un des sofas disposés en rectangle le long du living.
« Tu te fais une meuf et c'est la seule à pouvoir mettre les pieds ici. Fais-moi mon cadeau de Noël un peu en avance : dis-moi pourquoi. »
Cédric sniffa ses aisselles, regarda droit devant lui. Ce regard formait un parallèle précis avec ses paires de baskets soigneusement disposées, et je

dus interrompre cet ordre parfait en brisant intentionnellement un cendrier qui se tenait entre nous. Cédric détourna son regard, à l'instant T où se jouait le sort, et je pus croire qu'il se sentait encore à ce moment digne ou capable d'être sauvé.
« En fait... je m'en fous pas mal que tu ramènes des meufs ici. Juste que ma meuf n'en veut pas. Elle ne veut pas se sentir menacée, elle veut être la seule. Tu comprends ? »
« La seule dans ta vie, ok, mais dans la nôtre ? »
Le beau gosse eut un rire stupide, stérile, de défoulement.
« Euh... la question n'est pas là. Tant que j'habiterais ici y'aura pas d'autres meufs, c'était à prendre où à laisser dès le début, Davis. »
« On voudrait juste en savoir un peu plus sur elle, tu comprends... on ne te cache rien... ne nous cache rien. »
Là- dessus son portable sonna, ses joues rosirent, il mit la paire de baskets qu'il mettait d'habitude dans ces cas-là, sortit, Wojtek entra, on se checka, il partit vomir entre deux traits d'une substance qu'il ne me fit pas partager, revint et, des larmes plein les yeux, me dit :
« En fait tu avais raison. On se fait avoir depuis le début. »
Le bruit de la porte d'entrée se fermant ferma notre discussion. Cédric revint et checka Wojtek. Jamais il ne l'avait fait envers moi. Cédric se remit dans le plus grand des sofas, refusa un russe blanc que Wojtek avala d'un trait.
« Vous n'allez pas tarder, les mecs... »
Je le rassurais d'un air très hypocrite.
« On ne va pas vous déranger. »
On sortit, Wojtek en t-shirt, moi avec ma veste des grands soirs, On fut descendus en ville par une vieille belle qui supposait jeune d'écouter le dernier Grand Corps Malade toutes vitres ouvertes. Je vomis deux fois à l'arrière de sa voiture sans qu'elle semble s'en offenser.
« Je t'invite à la Mangeoire » dis-je à Wojtek- la vieille folle nous avait arrêté au Château des Ducs.
« On y mange bien ? »
« Mieux que ça. »
Le restaurant réjouit son visage, je vis bien que son serveur attitré lui manquait un peu mais il fit bonne figure. C'est vrai que les caramboles servies dans le menu, l'attention discrète des serveurs, les marches inattendues mais pas très dures à prévoir dans ce quartier où tout est construit de travers. On entend des familles se lamenter que la 4g ne passe pas entre ces murs.

Ensuite on perd un peu de temps au Buck Mulligan's. Juste le temps de voir un branleur en baskets et jogging voler cinq mètres en arrière des portes qui sont les frangines européennes des portes de nos saloons.
« Tu es américain, hasarde Wojtek. Texas ? »
« Du tout. New Jersey, Passaic. »
« Quoi ? »
Il ne m'écoutait plus, vu que de charmants jeunes gens passaient dans la rue de la Juiverie.
“Oh, ok je vois ce que tu veux dire. Texas, John Wayne, les fusils, la chasse contre les indiens communistes, tout ça. En fait ma famille a voté Dukakis en 1988...”
“Et?”
“Eh bien on n'était pas des salauds du N.R.A., enfin, on est d'origine danoise, on n'aime pas les armes...”
Wojtek fit délirer son drôle de regard.
“Arrête. Les américains n'ont jamais compris l'Europe.”
“C'est que les européens ne nous ont jamais compris non plus...”
« Alors. Justement. Nous qui sommes étrangers, allons sauver la vie de ce petit français qui ne soucie pas de son sort. »
Dans le tramway tout le monde sauf nous avait un petit chapeau de père Noël. Arrivés à la maison je mis des gants de jardinage et tirai l'échelle contre le mur en direction de la chambre de Wojtek.
De son propre aveu il monta et ne vit « rien ».
Un de ces riens qui tendent tout de même à être nuancés.
« Il y avait un tourbillon de lumières avec un bruit sourd. »
« Après on verra ce que ça donne une fois que je serais rentré dans la maison. »
« Tu es sûr ? Tu vas vraiment oser le faire ? »
« Wep ! Tu en doutais ? »
Wojtek se détourna et pissa contre la haie de troënes. J'eus envie de pisser aussi.
« Bon, je monte. Tiens bien l'échelle en bas, hein ! »
Je montais. Premier palier : rien. Enfin je vis le C 3 jaune qui se trouvait près de l'allée.
« Davis ? » haleta Wojetk au téléphone.
« Quoi ? Deux minutes et je descends. »
« Viens. »
« Non. »
« Pourquoi ? »

« Viens.... »
Il y avait un ricanement au bout de la ligne. L'appel s'éteignit.
« Allo... Wojtek... restons en contact... »
Il ne répondait pas. J'étais tout stupide, les pieds pris par le froid, au milieu de cette échelle. Je pris sur moi de redescendre, quand bien même la lumière était tamisée, donc pensée pour être plus que présente à la chambre de Cédric.
« Wojtek.... »
Des ricanements se laissaient caresser par mon oreille. Je n'en distinguais pas le point d'origine. Et Wojtek ? Je voulais partir à sa recherche mais il avait disparu. Je remuais les feuillages, hurlais son prénom, il ne se montra pas. C'était le même endroit où j'avais perdu le chat et maintenant je n'avais plus que ma volonté à poursuivre...
Je montais sur l'échelle qui branlait sous mes pas. Elle était fixée dans une terre instable et mes doigts, même munis de gants, agrippement pas ses échelons. Enfin je pus approcher le but.
Cédric était allongé sur le lit, menotté à ses quatre extrémités, bandant dur. Une femme au beau cul, le visage dissimulé par un masque de carnaval, s'emboîta sur son membre et le frappa au visage tandis qu'il lui donnait de bons coups de hanches. Ensuite les lumières baissèrent et je vis moins bien ce qu'elle lui faisait. Je restais fasciné par ce spectacle- mais elle le ligotait- et je bandais dur- j'allais commencer à me tripoter lorsque sa bouche se déforma. Se sentant observée elle eut un regard vers moi, puis se précipita contre la fenêtre. Son visage s'était modifié, ses yeux extrêmement dilatés touchèrent sa bouche, je me sentis partir en arrière et mon corps ne bougea plus.
Il y eut un bruit de verre brisé, puis ce fut tout. J'enregistrais tous les mouvements de ce monde et des autres auxquels je ne pourrai jamais plus réagir.

L'APRES- MIDI DE MADAME D.

Le rendez-vous avait été pris plusieurs jours à l'avance, via la messagerie d'un réseau social, et maintenant le moment d'impact se rapprochait, se précisait, il n'y avait aucun moyen de s'y soustraire.

Elle ne quittait plus son appartement depuis bien des années. Sans doute la force physique lui manquait, même si les occasions de se faire accompagner ne manquaient pas- mais il lui répugnait de tomber à ce stade où l'âge avancé permet un rapprochement avec l'enfance. L'éternité avait pris ses quartiers chez elle depuis ce jour de septembre où l'aimé avait quitté le monde pour cet hôpital dont il n'était sorti que cadenassé dans son cercueil. Elle avait longuement tenu sa main, l'avait regardé une fois nouvelle et pour toujours. Ce n'était plus le même homme et pourtant il avait toujours le même nom. Leurs enfants, son œuvre, mais aussi le temps passé ensemble étaient impossibles à effacer, à oblitérer. Depuis, elle avait voyagé à l'étranger, en province, subi des questions plus ou moins discrètes posées avec une fluctuante diplomatie, sans se douter qu'il n'est facile pour personne de parler pour l'autre tout autant qu'il l'est de parler pour soi. Personne ne se posait la question de ses sentiments à leur égard ; après tout ce n'était pas elle qu'on invitait, mais la femme d'un immense créateur, un homme vénéré internationalement, dont le nom équivalait à la résistance dans les arts, un coup réussi, un autre beaucoup moins ; mais elle avait acquiescé dès le départ, sans doute pas mécontente d'avoir à agir sans se poser de questions, et surtout pas celle de l'estime que vous portent les autres. Au fond, cette perte presque totale d'identité lui seyait. Penser qu'elle vivait par procuration ne la gênait pas non plus ; c'était de sa part- mais qui prenait vraiment le temps de le voir?- un aveu de plénitude. Elle recréait les événements de sa vie vécue sans elle, comme cette soirée à Belfort où il n'avait pas osé aborder un homme plus âgé, et était allé voir un film à la place.

Elle avait pourtant appelé le jeune homme- pas si jeune, tout de même, il avouait la trentaine - car si ses yeux lui jouaient des tours, elle savait que la voix humaine ne ment jamais qu'à qui consent à se laisser abuser par les mots. La voix lui plut. Elle avait le ton de celui qui parle avec économie, en choisissant ses termes, sans chercher à séduire. Mais enfin, il était important qu'elle l'appelât le premier- il avait son numéro bien sûr mais il

repoussait le moment de l'appeler lui-même et il ne l'aurait sans doute fait qu'au dernier moment. Elle apprécia ce ton réjoui, et comme elle savait qu'il lui rendait une part de son identité, il était d'autant plus le bienvenu. Oui, c'était un provincial. Oui, il faisait de la vidéo, il avait commis quelques courts-métrages sans passer par une école de cinéma. Un jour il tournerait peut-être de vrais films. On ne pouvait jurer de rien, bien entendu, et elle savait qu'il ne venait pas lui demander une lettre de recommandation ou un piston quelconque. Elle avait conservé en mémoire une phrase, écrite par lui lors d'un de leurs premiers échanges : « Fille de producteur et ex-femme de cinéaste, il était temps de raccrocher pour vous, non ? » La brusque drôlerie de cette phrase l'avait frappée. Plus tard, il lui avait proposé une rencontre, à un endroit choisi par elle et avec la compagnie qui lui plairait. Mais Madame D ne craignait pas une agression ; la rencontre aurait lieu ici, chez elle, en dépit des plus élémentaires mesures de prudence. Du reste elle enviait parfois le sort de celui que l'on tue proprement, sans disgrâce, sans émotion particulière. C'était un sort plus doux que d'être relégué à l'apitoiement sur son sort, au ravaudage de son passé, à l'indifférence du personnel soignant.

Il y avait entre eux plus qu'ils ne pouvaient le penser. Notamment ce trouble dans l'identité ; elle avait passé, enfant, plusieurs années à la campagne, munie de faux papiers. Les inquiétudes des adultes ne la touchaient pas encore, ou très vaguement et l'enfance est opportuniste par vocation. Elle avait connu quelques années d'une liberté très au dessus du niveau des petits parisiens de son époque. Ces inquiétudes parentales étaient pourtant très justifiées, pourtant les gens de la campagne n'avaient jamais pris la peine de dénoncer cette famille si peu perturbante ; la Libération avait sonné le glas de bien des collaborateurs, et elle était heureuse de n'avoir pas compris à l'époque à quel point l’épuration avait pu se montrer inique. Et puis les gens de la ville passaient tous pour des fainéants ; leur origine importait moins que leur devenir, leur devenir moins que leur perpétuation au quotidien. Ce froid pragmatisme leur avait sauvé la peau. Plus tard, elle avait épousé le futur grand artiste, puis il y avait eu le divorce, puis un second mariage assez bref sur lequel elle ne s'étendait pas ; elle était enfin redevenue elle-même, mais ce n'était pas une réduction ni un retour, plutôt un accomplissement. D'autres en seraient devenus narcissiques, mais elle point ; ayant fait le tour de la situation, elle trouvait cela logique.

Le jeune homme ne pouvait se vanter de telles circonstances historiques, mais à chacun ses guerres : elle sentait cela chez lui aussi, avec une indifférence qui leur était commune. Né abandonné, donc réputé non-né officiellement, il avait connu pour quelques semaines une identité d'opérette. Adopté pour de bon avant d'avoir douze mois, et de ce fait renommé, il s'était depuis choisi un pseudonyme qu'il avait songé un moment remplaçant son nom légal. Tout cela n'était-il pas de bonne guerre après tout ? Comme il le dirait à Madame D tout à l'heure, il était peut-être temps pour lui de donner son avis sur la question. Et elle trouverait cela évident après tout, car il avait lui aussi choisi, las de se colleter à son destin, de choisir la dénomination sur son étiquette.

Sans avoir reconnu le numéro il sut immédiatement à qui il avait affaire. La communication fut brève et porta exclusivement sur le moyen d'entrer chez elle. Il n'y avait rien de mystérieux, et Madame D n'habitait pas dans une tour d'ivoire ; simplement plus personne ne se souciait d'elle. Certes il y avait sa famille et les quelques amis que la mort avait négligé d'emporter. Mais la famille était sur d'autres continents, ou bien occupée à préparer son futur, et elle ne bénéficiait plus aux yeux de ses amis survivants de la grâce fragile de l'inconnu. Entendre cette voix douce et impérieuse en même temps lui fit du bien, l'installant dans une certitude ; il était attendu par la seule personne qu'il lui importait de rencontrer. Pourquoi donc ? Personne autour de lui ne pouvait le comprendre. Cette vieille bourgeoise, certainement richissime et inévitablement prétentieuse, que l'on imaginait chichiteuse jusqu'à l'insupportable, comment pouvait-il désirer faire sa connaissance ? Il se retenait de leur dire, à tous ses amis, avec une violence qui aurait été déplacée « Ce n'est pas parce qu'on a plus d'amis en prison que de dents qu'on va continuer sur la même lancée toute sa vie ; et puis c'est une femme bien. » Comment il le savait, oh ce n'était pas bien difficile à comprendre ; des livres, notamment la biographie du cinéaste, dressaient un portrait précis de la personne, et il savait qu'elle était honnête et digne, sans être, nécessairement, dépourvue de brutalité. La tendresse peut être prise pour de la faiblesse ou de la passivité ; la qualité d'une présence, par contre, est bien plus exténuante à maintenir que l'imaginent les gens, inconscients peut-être d'avoir ce bien précieux logé au fond d'eux-mêmes, cette valeur qui, de n'être pas marchande, n'existe pour la plupart que dans les téléfilms et les romans-photos, généralement prête à être ravalée, dévaluée, prise pour peu de choses, si jamais on la remarque.

Une fois le livre fermé il n'avait plus pensé à elle, mais il aimait encore mieux le cinéaste, d'avoir su attiser et maintenir cette affection tout au long de sa vie. Pas les films de ce monsieur, non, enfin il en aimait quelques-uns, pas forcément les plus réputés ni les plus célébrés, mais les plus sombres, les plus cryptiques, qu'il comprenait sans effort. Accéder à la normalité, même par procuration, lui paraissait épuisant. Tout cela l'accompagnait depuis l'enfance, après tout, et il se souvenait encore de cette journée affreuse, grise et morne où le cinéaste était décédé. « Maman sera triste ce soir » avait-il pensé. Mais sa mère était presque toujours triste de toute façon, souvent en colère, et sans justification, son naturel était geignard et mécontent de son sort ; au moins pourrait-il identifier la source de sa tristesse. Et elle fut triste, en effet, mais sans éclats, sans cris et sans pleurs, sans reproches indus ni accusations fantaisistes. Aujourd'hui, à cette heure vite balayée, il pensait à sa mère, qui n'avait jamais connu l'existence de Madame D, car le cinéaste était d'une discrétion aujourd'hui impensable. Il maudit ce souvenir avec la force nécessaire. Non, il n'agissait pas à une recommandation venue d'outre-tombe. Il ne dirait pas à Madame D que sa mère et son père nourrissaient parfois des pensées racistes assez naturellement. Pourtant, lorsqu'une de ses cousines avait épousé un homme Noir, ses parents avaient fait partie de ceux qui, dans la famille, avaient encouragé le mariage, et appréciaient bruyamment le couple et les enfants. Anti- conformisme ou soudain dégoût du clanisme ? Ou bien manière de remettre ceux qui prétendaient penser à leur place à leur place, justement ? Mais ces choses distrayaient le jeune homme du présent. Il balaya ces souvenirs et ouvrit une seconde bière en boîte.

Soudain l'illumination lui vint ; bien sûr, cette adresse, comment avait-elle pu lui échapper ? Il maudit son inconscience. L'appartement où il allait avait servi de studio au cinéaste, il avait tourné dedans les plus belles scènes d'un des films de lui qu'il préférait ! Madame D ne le lui avait pas dit- peut-être parce qu'il avait eu la franchise de lui avouer qu'il n'était pas spécialement amateur des films de son ex-mari. C'était sincère en effet, ainsi que dit pour lui donner la conviction de ne pas avoir affaire à un chasseur d'autographes, un vampire en quelque sorte. Mais aujourd'hui le vampirisme lui semblait bien pardonnable par rapport à l'indifférence. Et puis rien ne crée des barrières comme de professer une admiration aveugle et dénuée de sens, le « mais pourquoi m'aimez- vous, moi qui ne vous ai rien demandé », la saine et continuelle méprise qui fait avancer l'existence,

et qu'il avait connue lui-même à son échelle, car ses films avaient le don de faire bondir ou réfléchir leur public. Le caractère humain a ces zones de stockage lamentables pour qui sait être et a le désir d'exister en dépit des règles. Lui, doté du caractère suicidairement fort du petit curé anonyme de Bernanos, ne pensait pas assez de bien de lui pour s'appesantir sur son sort ; il pensait bien trouver le même genre de mentalité en substrat dans l'esprit de Madame D.

Se passant un coup de brosse sur les dents, il se souvint de sa surprise le jour où Madame D avait posé un like sur son commentaire d'un statut d'un ami commun, historien du cinéma et conservateur de mémoire, amoureux de la vie dans toutes ses formes. C'était donc elle, toujours vivante, et sur ce réseau social où on ne croisait pas, loin de là, des adolescents en exclusivité ! Il s'était rendu sur son profil, et avait réussi à lui faire passer un message fort gauche qui paraissait assez peu naturel. Quelle idée de l'appeler Madame ! Bien sûr il ne fallait l'appeler que par son prénom, de quoi avait-il l'air ? Puis ils avaient discuté, elle avait, sans le savoir, accompagné son changement de vie, commentant ou aimant ses posts ; lui, lui envoyait quelquefois des photos de ses chats, et lui envoyait quelques messages pour les vœux ou son anniversaire. Elle lui avait mis un petit mot lors de son anniversaire à lui, ce qu'il trouva drôle et touchant.

Madame D regardait par la fenêtre de sa cuisine en attendant le coup d'interphone. Elle ne se doutait pas qu'il faudrait d'abord préciser au jeune homme le numéro de son immeuble, car il n'avait oublié que cela. Il l'appela une seconde fois. Ils rirent tous deux.
Trois étages plus bas, le jeune homme enlevait le chewing gum de sa bouche et le rangeait dans un mouchoir en papier. Il appuya lentement sur le bouton une première fois, puis une seconde. Il n'y eut pas un mot échangé, la sonnerie libéra immédiatement le passage.

ALLEZ BIJOU

La nuit affreuse m'a rogné l'humeur et ce qui reste de mon âme, j'ai rampé hors du lit où je ne sais plus dormir seul. Un regard vite fait dans la glace en sautant de la douche ; mes yeux piquent un peu le verre mat, la teinte n'est pas entièrement mauvaise. Mais ces cheveux, ma gueule ; de quoi se faire fouetter en public. Le temps de réarranger le tout- quelques larmes vite fait à cause du peigne qui racle le cuir chevelu.
Dehors Léo ! Assis sur le siège de la 306, un café mal passé dans le gobelet juché à la place du mort, je vois la lumière des voisins s'allumer. La voisine descend, presque nue sous son peignoir. Je l'observe, les yeux encore embués. Elle ne soupçonne nullement ma présence. Mes phares cognent dans sa vitre. Serais-je devenu si peu notable ?
La voiture cale six fois. Plus de batterie. Je descends de voiture, frigorifié. Il me faut emprunter le raidillon serti de pierres, sur lequel je manque m'étaler une fois de plus.
La gare ! Elle est au bout de ce tunnel de nuit noire à peine éclairé par les phares des voitures circulant droit devant elles sans une once d'hésitation. Je tends le pouce sans réfléchir. Près de l'école primaire un camion de livraison me frôle. Je hurle quelques horreurs d'une voix peu convaincue. Le chauffeur me regarde d'un air froid, tendant l'index. Je loupe quelques voitures ensuite, qui accélèrent devant mon visage empreint d'indignation. L'heure avance ; dix-sept minutes écoulées depuis que je suis parti. Y'a t'il ou non un train vers Nantes si tôt le matin ? Ou bien un car en premier lieu, puisque le tronçon entre Sainte-Pazanne et Machecoul est en travaux depuis l'été dernier. Il me semble l'avoir vu, il y a longtemps, sur des horaires. Amélie et moi l'avons pris souvent, pour aller faire un tour à Nantes, mais jamais avant la fin de matinée ou le début de l'après-midi. Temps déjà anciens, séquences à jamais périmées.
Je tire le portable de la sacoche. Il se fait sept heures moins un quart. Vite, vite- j'arpente la route à grandes enjambées. Lorsqu'une voiture passe à toute vitesse j'ai un mouvement instinctif qui manque me projeter dans le fossé une fois passé le bas-côté. J'y vois des emballages plastifiés, des rats morts, la moitié d'une portière de voiture pour enfants. Tirant mes cigarettes de ma poche, j'en allume une et l'obscurité restituée manque me plonger pour la seconde fois dans l'ornière.

A l'arrivée de la voiture suivante, une vingtaine de mètres plus loin,

nouveau lever de pouce. Cette fois-ci la voiture se dirige vers moi. Je pose la main sur la portière froide.
« Tu vas où ? »
« Machecoul. »
« Monte, j'y vais aussi. »
Je ne me fais pas prier. La conductrice est une femme arabe d'environ trente ans, pas vraiment jolie, petite, assez boulotte, avec une dégaine masculine. Elle conduit nerveusement sans parler, laissant tout l'espace sonore à une vieille chanson de Michel Sardou dont je tente de me souvenir des paroles même si la partie qui passe à ce moment est instrumentale. Juste à côté du levier de vitesses, dans le vide-poches, il y a une petite photo de Michel, un portrait en pied remontant aux années 80.
« Tu es fan de Michel ? »
« J'ai tous ses vieux albums en vynile. J'en ai racheté pas mal en CD. »
Après ça la route défile et nous aussi, bien à l'aise dans nos petites postures. A l'orée de la ville pourtant un camion arrêté nous barre insensiblement la route. La nana ralentit en jurant malgré elle. Le camion recule en un mouvement aveugle et heurte l'avant du véhicule qui stoppe brutalement. J'ai le réflexe de me jeter sur la conductrice mais c'est parfaitement inutile, puisqu'elle a la force d'insulter le sort, et qu'elle n'a rien. Même la photo de Michel n'a pas bougé en dépit de la violence du choc.
Le conducteur sort et nous engueule. C'est un type assez jeune, mais visiblement très bourré, qui nous avoue ne pas comprendre ce qui s'est passé. Il n'arrête pas de demander « Comment vont les enfants ? » et il part en trilles d'un rire parfaitement grotesque qui me procure une envie violente de le frapper. Je ne le peux pas, car le temps a filé, le bus ne va pas tarder à passer, je le sens, et je ne veux pas laisser la fille seule avec cet imbécile. Elle appelle les flics sans se perturber autrement, disant très tranquillement qu'elle vient d'avoir un accident au niveau du Grand Etang, et que le conducteur du second véhicule semble fortement alcoolisé.
« Tu crois que ça va aller ? Faudrait vraiment que je chope mon train. »
« Oh oui, vas-y. »
Je la remercie pour le trajet et commence à aller vers la gare. Le jour n'est aucunement levé. Je dépasse la maison où dort Amélie depuis plusieurs jours, sans m'attarder vraiment. A quoi ça servirait de toute façon ? Réveiller toute la baraque pour voir sa petite tête fraîche au réveil ? « Je te demande pardon. Je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait. Pourquoi partir se réfugier alors ? Ajouter le mensonge de la peur au mensonge sur le

courage de la fuite ? Pourquoi me faire cet aveu que je suis si important pour toi ? »
Mais à ce qu'il semble je ne le suis pas.
J'arrive au Champ de foire. J'entends le bus arriver derrière moi. Merde, pas maintenant ! Il me reste cinq cent mètres ! Alors je cours. Je cours si vite qu'arrivant dans la cour de la gare ma cage thoracique est en feu, mes pieds ne me répondent plus. Le bus s'arrête. Je suis à moins de cinq mètres lorsque je le vois repartir très lentement. J'ai le temps de mugir quelques invectives ridicules lorsque l'engin se décale et reprend tranquillement la route que je viens de faire en courant derrière lui, bien qu'en sens inverse. Je demande aux ados qui attendent le bus pour Challans si c'est bien celui de Sainte-Pazanne qui vient de partir. Ils me répondent par l'affirmative. Je sors donc mon portable.
« Jonathan ? »
« Oui ? »
Je lui explique que je viens de rater le bus à quelques secondes près et voilà que cet imbécile sous-éduqué me raccroche à la gueule sans même me laisser finir ma phrase. Tant pis, j'y vais quand même. Je ne veux pas passer la journée à attendre le retour d'Amélie qui n'arrivera pas, je le lis à livre ouvert. En plus je vais revoir Alexandre, et le tenir au courant de ce qui a empêché la sortie du film tourné ensemble il y a un an et demi déjà. La petite ville est taiseuse ce matin, même les commerçants disposant leurs étals ont l'air d'aller à pas feutrés. Il règne ici une ambiance de ville morte, jamais plus palpable qu'en ce jour de marché. On est ici mieux qu'en province, c'est un cloître à ciel ouvert, avec sa délinquance et ses petits rituels tasseux. De petits chiens teigneux et mal peignés, au poil chargé de parasites, attendent angoissés le retour de leurs maîtres. Le café au patron neurasthénique (une autre spécialité locale) paraît stratifié par l'ennui et la banalité d'une existence éternellement molle. Je commande un café et n'arrive même pas à prendre le second sucre, il tombe par terre et je le piétine sans y penser. J'aperçois sur ma veste des poils de chat gris et raides, Georgette perd déjà du pelage. Survivra-t'elle à ma fréquentation, à la différence de son père et de l'autre chaton de la même portée mort le soir du 31 ?
Après, je sors me balader dans le froid vif, puis retourne vers la gare. Le même bus arrive, toujours sans se presser, et je monte en présentant mon ticket au chauffeur, un vieillard postillonnant entre deux hoquets de toux. Je sens comme un attrait sans appel vers cette dégradation physique qui sera sans doute mon lot un jour, à moins, comme ce serait préférable, que

je meure d'ennui ou de solitude, déformé par le sommeil.
Le car s'arrête au bout de longs et ternes kilomètres dans la tristesse terminale de ce jour affreux. L'air est quasiment liquide, je sens de l'eau polluer la fibre de mon blouson léger. Évidemment il a fallu que je sois vêtu léger pour atténuer la teinte sombre prévue pour la journée selon la météo. Ensuite sans doute qu'Alexandre sera vêtu de son habituel caftan noir ; c'est à moi, le moins émérite des deux, de me soumettre.

Dans le train, alors que nous sommes au niveau de Rezé, arrêtés à la gare, mon Bicphone retentit.
« Mallard, de la Banque Populaire. J'ai eu vent des soucis avec la carte bleue qui vous a été dérobée vendredi et restituée dimanche. Il y a bien eu un retrait de 225 euros samedi en début d'après-midi. »
« Il va falloir que je porte plainte ? »
« Bien sûr que oui. C'est votre argent. »
« De toute façon je sais qui c'est. Merci de m'avoir renseigné- ça me soulage énormément.»
« Vous vous sentez soulagé ? »
« Oui. Je sais maintenant. »

Arrivé à Nantes je commence par me tromper et prendre le tramway dans la mauvaise direction. Je m'en rends compte à Moutonnerie. Une des voitures attendant au feu rouge passe à plein tubes un morceau dont je sais mal les paroles... « Allez bijou » ou « Vas-y bijou » sans doute ? Je ne sais pas qui chante, un chanteur des années 80 ou 70 mort ou sorti des radars. Sûrement pas un grand succès ; le grand public n'aime pas qu'on le prenne pour un con et ça pue la condescendance. En tout cas ça y est, je l'ai dans la tête son morceau. Je sens bien qu'il ne va pas me quitter de la journée.
Le centre-ville traversé le trouve le moyen de prolonger mon retard en allant trop loin sur le quai de la Fosse. Enfin je vois l'équipe, dont j'identifie le percheur et dis à tout le monde à quel point je suis désolé. Les yeux amorphes des adolescents aux corps difformes et à la cervelle en blanc de poulet me scrutent avec indifférence et passivité. Enfin Alexandre arrive et on peut commencer notre première scène.
Nous nous faisons face dans une rue en pente qui va vers la rue d'Alger ou de Constantine, des territoires perdus en tout cas. Alexandre arrive vers moi et m'aborde. Je sens le perchman nerveux devant moi, son micro posé

tout contre l'épaule du plus grand de nous tous, tout du moins par la taille.
« Je suis venu sans crainte apurer nos comptes, ouvrir au ciel lourd nos thématiques, distraire l'ordre établi qui nous tient lieu de raison. »
Je sens que je joue mal et que je n'y peux rien. Si la première prise n'est pas la bonne, que faire ? Quand aurais-je dû commencer à jouer ? Il y a longtemps ? N'est-il pas pour toujours trop tard ?
« Coupez » gueule Jonathan.
« On va prendre des bruits d'ambiance en premier » dit Margot, qui fait sans doute régisseuse ou s'improvise comme telle pour l'instant. Pendant qu'elle le fait je ne sais pas pourquoi je sors mon Bic phone et envoie un sms à Amélie.
« 225 euros, eh beh, bravo mignonne. »
La réponse ne tarde pas.
« J'ai rien pris, tu le sais très bien. »
J'entends encore cette stupide voix martiale qui enjoint à une personne de s'amuser. Je réponds :
« Tu n'es revenue dimanche que pour me restituer la carte. »
« Non, c'était pour faire l'amour avec toi. »
« On va reprendre, là, les gars. »
Alexandre me demande :
« Tu as un souci, mon grand ? »
Je réponds à Amélie :
« Oui, et depuis tu es allée te planquer chez Dominique... Tu te comportes comme une coupable. »
« Non. »
Il tire son smartphone de sa poche. Son visage prend un air songeur.
« Y'a eu un attentat contre Charlie Hebdo. Des coups de feu. »
« On a dû encore arroser un peu la façade » je dis avec indifférence.
« Apparemment non mais on n'en sait trop rien. »
« Rassurez-vous, y'a pas eu de dégâts. On y retourne? » Amélie a répondu.
« De toute façon tu te méfies de moi depuis le début. »
« C'est faux, je t'ai fait une confiance absolue. Je t'adorais mais là tu as franchi les bornes. »

« On refait la scène avant de ranger pour aller manger » fait Jonathan. Mr blanc de poulet en chef a mis des lunettes noires et déconnecte ostensiblement de la piétaille le temps que la mise en place se fasse. Il voudrait sembler hitchcockien en regardant de loin, en se fixant sur la musique des mots, sur le charme issu de l'oralité. Mais un fasciste du fait

tel que moi n'enregistre que sa supériorité de petit bobo issu d'une classe gauchiste fortunée. Je ne saboterais pas son tournage mais je ne vais pas me surpasser pour cette prestation. Ce que j'aimerais glisser une lame de couteau entre ses dents blanches et tourner dans tous les sens afin de le sentir torturé par la souffrance et la peur, purifié de son orgueil par le malheur et l'incompréhension...
Du bout des lèvres il déclare la prise bonne. Ses collègues d'incurie le secondent mollement. A ce moment je vois Alexandre, déjà retourné, échanger avec Jonathan. Ce dernier paie son voyage comme prévu. Quant à moi on me doit le montant du trajet aussi mais ce n'est pas à moi de demander.
A un café sur le quai la patronne accepte de nous héberger le temps qu'on déjeune. L'écran de télé est éteint, trois ou quatre clochards sirotent des bières d'un jaune pisseux. Amélie n'a pas répondu. Les papiers d'emballage des sandwiches et des paquets de chips épars justifient l'ampleur de ma tristesse. Qui me rendra ma liberté de prendre un pichet de vin, de choisir un plat au moins chaud, de m'abreuver d'autre chose qu'une petite bouteille d'eau plate ? Je regarde dehors. Le ciel est glauque encore. Animé par de petits nuages anémiés et de grosses couronnes de brume, zébré par les fumées éparses des industries et du port situé non loin, il semble ployer vers nous, sous le point de crever, de cracher ses hallebardes molles sur nos bras ballants.

On se lève, je trouve tout de même le moyen de commander un café que la serveuse amène en souriant. Le matériel de prises de vues et la perche encombrent l'espace, ce qu'elle a la mollesse de ne pas nous faire remarquer. Alexandre et moi déconnons un moment sans méchanceté sur Yvon, un mec qui a perdu la boule en tentant contre l'évidence de gérer seul une structure théâtrale.

« Monsieur Enéas, prenez garde
De la Sybille ; ces vilains
Sont corps fantastiques et vains
Qui découpés ne peuvent être. »

On rigole, assez vilement pour le coup, Alexandre et moi... Ah, ce cher vieux Scarron sur lequel nos yeux s'usèrent et notre ironie se développa ! Puis on suit les adolescents jusqu'au lieu où le tournage peut reprendre. On se ressaisit, on fait le vide, se préparant à interpréter ce texte touffu, jardin

aux allées peu praticables, bordées de la ronce d'un mot rare posé là pour faire joli, pour ajouter une ponte de non-signification à une histoire que je n'ai pas tenté de comprendre. Sauf qu'on y perd toute aisance et toute maîtrise de soi, dans ce roncier. J'ai encore ce « bijou » dans la mémoire. Je me demande ce que ça signifie.
Le perchiste a fait signe de couper immédiatement après le clap. Son collègue est venu vers lui avec un air un peu louche, j'ai pensé qu'il allait le frapper. En fait non. Le perchiste a dit un truc, l'autre a souri et c'est là qu' à notre tour on a entendu la chose.
Ça venait d'en haut, par une fenêtre qu'on ne se souvenait pas d'avoir laissé entrouverte. Les cris de joie de la meuf étaient secondés par des phrases bramées par le mec.
« Sois plus discrète, Amélie ! »
« Je peux pas bébé, je peux pas ! »
Le a final du dernier mot se perdit dans une fusée de son, un éclair cristallin strictement inextinguible. Rougissante, la régisseuse cacha un fou rire dans le col de sa veste siglée. Alexandre alluma une cigarette en fixant nerveusement le sol. J'aurais aimé être à des centaines de kilomètres de là, plongé quatre-vingts ans plus tôt dans un film de Maurice Tourneur. Le temps filait et les cris ne s'interrompaient pas. Amélie gueulait toujours de plaisir, et avec d'autant plus de conviction que son gars l'enjoignait d'arrêter. Finalement il comprit et ne la baisa plus, mais elle dut se finir toute seule car elle hurla de façon encore plus intense. On n'entendait plus rien d'autre, ni les voitures, ni les tramways qui passaient plus bas, tout semblait respecter son plaisir et s'y soumettre, y participer probablement par cette servile écoute. Finalement, après un dernier éclat, on entendit un corps tomber.
« Bon, on va pouvoir s'y remettre » énonça Jonathan avec un sourire carnassier. Il vous attaquerait une meule d'emmental comme ça, rien qu'en s'exprimant sans fébrilité. Se savoir poussé vers la sortie par ce genre de mecs, c'est des leçons pour vous dégoûter de survivre.
La régisseuse hurla. On entendit une voix de mec :
« Au secours, au secours ! »
Un jeune homme nu avait ouvert grand une porte-fenêtre, et il s'avançait sur le balcon en contrebas. Il a gueulé encore un bon moment comme ça sans nous voir avant de nous interpeller.
« On se casse, gueula le réal. Me faire ça le jour de mon premier tournage !»
« Il t'arrive quoi? » demanda Alexandre, hurlant.

« La fille s'est ouvert le crâne en jouissant... elle est tombée contre un meuble, elle saigne, aidez-moi ! »
« Appelle les secours, ducon ! » hurla le perchiste.
Le cadreur, lui, était assis sur le capot d'une bagnole et pleurait à gros bouillons.
« Mais je suis pas chez moi, là ! »
« Tu la connais, non? »
« Oui mais qu'est-ce que va dire le mari ? »

Tout devenait trop dur, trop dru, tout imbécile à cerner. Les pour et les contre ne s'accordaient plus, la stupidité des évènements arrachait des spasmes d'angoisse. Urne de cendres tièdes impossibles à évacuer, elles bouchaient les conduits. La vie, ma règle, les faits, ma Loi, ma volonté, ma dignité, ma haine sans répit, je voyais que tout ça ne menait à rien, il y aurait toujours quelqu'un pour endiguer le flot, perturber l'impeccable irrigation. J'ai saisi Jonathan par le col et lui ai dit ce que je pensais de son texte. Qu'on n'y comprenait rien. Que l'action de son film ne se laissait pas comprendre. Que son humanité était aussi trouble que l'orthographe sur les feuilles crachées par l'imprimante. Il a tout pris dans la gueule sans faire un moindre geste.

Je suis parti sans me retourner et personne ne m'a retenu.

Il a fallu passer au commissariat dès mon retour à Machecoul. On ne m'avait rien dit du tout, je n'avais pas quitté mes écouteurs depuis Nantes et ensuite j'ai marché droit devant moi sur la route. J'ai allumé la télé sans comprendre quoi que ce soit à ce que je voyais. Mon cerveau se rallumera trop tard, pour un autre ordre d'humanité.

DEDE

1

C'était dans une petite ville de l'Eure, une de ces petites villes dans lesquelles on n'a rien à faire sauf si on y habite ou la traverse, un de ces minuscules bleds qui semblent peu assurément détachés du néant, ou dessinés par un urbaniste dipsomane. Les maisons y étaient de guingois, le cadastre insécurisant ; le vent parcourait avec un bruit funèbre les rues froides et dépeuplées. On y croisait de loin en loin un ou deux aventuriers du trottoir que l'habituel temps hostile ne décourageait pas. On lui demandait « Que fais-tu ? Où tu vas ? » et il répondait généralement :
« Boire un coup chez Dédé! »
Il y avait d'autres cafés à Brigueville, évidemment, et même un restaurant de luxe, mais c'était chez Dédé qu'on se sentait le mieux. Bien sûr, l'endroit n'était guère propre ni lumineux, mais une sorte de joie de vivre y régnait. Ce café était une sorte de boyau tout en longueur où la lumière venait mourir sur des publicités murales défraîchies ; les tables collaient aux coudes bien qu'on les nettoyât incessamment, et les fumées de cigarettes faisaient un tel effet aux yeux que chacun y semblait saisi par l'émotion de manière permanente. Les toilettes étaient dans la cour ; on se trompait sans cesse sur leur accès et sur celui de la réserve, ce qui donnait lieu à d'incessantes plaisanteries d'un niveau assez bas.
Mais c'était le patron, surtout, qui laissait une impression de « revenez-y » à ses clients ! Dédé, de son vrai nom André Sarde, avait pris l'établissement au moment de son mariage, en 1961. Trente- quatre ans plus tard, il n'avait encore jamais pris de vacances. C'était un petit homme robuste, au souffle raccourci à chaque mouvement, car il fallait sans cesse s'époumoner pour se faire entendre dans le vacarme des percolateurs et des entrées et sorties. Son visage était celui d'un enfant âgé, à peine doté de quelques rides. Plaisantant perpétuellement, il paraissait toujours sur le point de s'étouffer de rire ou de souffler une plaisanterie à un de ses clients. C'était un personnage, et il avait refusé de se faire élire adjoint afin de continuer à travailler. Imaginons qu'il ait eu de l'ambition, son élection se trouvait assurée.
Ce manque d'ambition était ce qui poussait sa femme à le mépriser. Hautaine et dure, Céline Sarde était la fille du précédent propriétaire, qui avait connu trente ans de retraite avant de se pendre, inexplicablement, à l'approche de la quatre-vingt onzième année. Ce suicide n'avait rien changé

au caractère de la dame, et elle semblait désormais bien plus âgée que son mari, bien qu'elle eût six ans de moins. Aussi malsaine que son mari était vénéré, elle était extrêmement crainte ; et certains clients, surtout parmi les plus âgés, refusaient d'entrer si du personnel on ne voyait qu'elle ou la serveuse, et pas le patron. Mais, de mémoire de briguevillais, on n'avait vu Dédé ne s'absenter durablement que deux fois ; en 1976, suite à un accident de chasse à la suite duquel il avait dû aller déposer à la gendarmerie, et en 1992, lorsque, victime d'un refroidissement banal, il avait dû garder la chambre quelques jours.
Mais ce que Céline Sarde ne parvenait pas à pardonner à son mari, par dessus tout, c'était sa bonté. Lasse de le voir pris en exemple, elle fulminait de le voir vivre sa vie, tout simplement.
« Sa gentillesse c'est une pose » disait-elle parfois d'un air définitif.
Un client plus inconscient que les autres protestait quelquefois.
« Mais non, je vous le dis, moi. Je le connais mieux que vous, tout de même ! Au fond de lui il n'y a rien, rien, rien de rien. »
« Enfin, M'ame Sarde, un sac vide ne tient pas debout! »
« Il ne tient pas debout, justement. Soufflez-lui dessus, il s'écroule. »
Mais on avait soufflé sur Dédé bien des fois, ne serait-ce que pour rire à ses blagues, ce qui était bien la moindre des choses, tant il était spontané et impossible à arrêter dans ses accès de rigolade- et il était toujours debout. Plutôt que rire lui-même il aimait procurer du bonheur aux autres, et il leur en donnait, si bien que les gens restaient saisis quelquefois, pendus à ses lèvres, attendant la prochaine vague d'enchantement, sans rien boire. Les épouses n'engueulaient jamais leurs maris lorsqu'ils avouaient avoir passé des heures dans ce café ; si elles en avaient eu le loisir, elles auraient bien fait pareil ! Et dans tout Brigueville, il ne se trouvait que quelque âmes chagrines pour instiller l'idée que ce café et son patron, en instaurant un semblant de bonheur social sans discrimination, mettaient en trouble l'ordre public de l'ennui et de la ségrégation sociale.

2

Un soir, fin octobre, Julien Wolf, un adolescent qui affectait de ne rien boire de bien sérieux mais remplissait avec discrétion son verre de Coca d'une honnête ration de whisky, attendait l'heure de se rendre chez son client au bar de Dédé. Julien accomplissait en effet quelques séances avec des hommes plus âgés, car sa réputation de virilité avait dépassé l'intimité ; et il pratiquait du sado-masochisme avec certains hommes excités par les coups de pied et de poing. Entra alors Tristan LeGuern, le seul homosexuel

déclaré de la jeune génération de Brigueville, à cause de cela haï par certains et révéré par d'autres. Lui et Julien s'entendaient bien, et Tristan se plaça en face de lui.
« Qu'est-ce que tu fais de beau ? »
Tristan décela une onde de mensonge dans la réponse anodine de Julien. Il fantasmait sur l'adolescent, lequel était fort beau, de cette beauté brute qui l'inspirait. Julien comprit alors que Tristan avait compris ce qu'il avait à cacher, car son intelligence était grande, et son sens de la prémonition quasi infaillible. Avec l'indifférence qu'ont certaines personnalités de l'opinion de l'autre, il lui raconta tout, et bien davantage qu'il n'en fallait, donnant des détails précis- noms, pratiques, horaires, tarifs.
« Eh beh... on s'amuse comme on peut. »
« Je te fais confiance pour tenir ta grande bouche fermée comme tu le fais habituellement. »
« Mmmmm.... Peut-être que tu as tort. Tu vas devoir faire autre chose pour moi, alors. »
« Quoi donc ? »
Tristan lui fit signe de le suivre. Julien vida son verre et ils se dirigèrent tous les deux vers les toilettes. Un rai de lumière grise passait sous la porte.
« Merde, y'a quelqu'un. »
« Tant pis, dit Tristan, on va pas attendre le lever du soleil. »
« Et si quelqu'un sort ? »
« On entendra la chasse d'eau, alors. »
Julien défit l'élastique de son jogging et laissa Tristan plonger la main dedans; mais, s'adossant à la porte des WC, Julien se sentit partir en arrière. Croyant qu'il se défaussait, Tristan eut le réflexe de le rapprocher de lui ; et il vit alors Dédé, le visage exsangue, allongé dans le fond du WC.
« Merde ! Dédé ! Dédé ! Tu m'entends ? »
Tristan ne cessait pas de glapir.
« Va chercher des secours, Julien! Ou non plutôt moi, tu te barrerais. Reste près de lui, en attendant. »
Julien s'agenouilla et regarda le visage impassible du patron. Sa respiration était faible. Julien tenta de lui ouvrir la bouche, puis lui prit le pouls ; mais à quel rythme compter ? Lequel était le bon ? Des notions passèrent dans sa tête, qu'il repoussa tour à tour.
Céline arriva telle une furie et se mit à hurler. C'était comme si on avait tenté de tuer son mari d'après ses dires, mais elle ne s'inquiétait pas pour

lui, au contraire ! On le sauverait toujours, mais elle, qui la seconderait au bistrot, elle ?
« Hein, vieux débris, te voilà content ! Tu me laisses avec Marie, cette idiote! »
L'idiote, justement, accourait derrière elle.
« Madame, les pompiers arrivent ! Faut faire de la place ! »
Julien qui, pour passer le temps, avait allumé une cigarette, profita de cette occasion pour entrer dans le café à nouveau. Il fut d'ailleurs bousculé par Martin Cadour, frère aîné d'une de ses anciennes petites amies, qui le haïssait farouchement à cause de racontars sur d'éventuelles violences physiques sur sa sœur.
« Bouge pas, toi. Je suis sûr que tu l'as frappé. Il est tombé et il s'est fait mal. »
Julien leva les poings.
« Regarde, ducon, j'ai pas la moindre marque. Quand je tape, en général ça se voit. »
Cadour se tourna vers Tristan.
« Pas toi, tout de même ? »
« Ah, pardon, moi je l'ai découvert. »
« Qu'est-ce que Julien fout là alors ? »
« On était à la même table, m'entendant hurler quand j'ai découvert Dédé il m'a suivi, voilà ! »
Les pompiers enlevèrent Dédé de là avec de grandes précautions. Il paraissait ne rien entendre, les yeux mi-clos, absent et refusant le moindre contact. Alors qu'ils traversaient le café en sens inverse, le docteur Puisenier qui venait à leur approche les arrêta.
« On m'a prévenu, je suis venu aussi vite que j'ai pu... » Puisenier aimait beaucoup Dédé dont la bonne humeur le délassait aux moments de stress, comme tant de monde alentour.
« C'est un AVC » dit-il au terme de quelques secondes d'examen. Et bien que sa journée ne soit pas encore finie, il grimpa dans le camion de pompiers afin de surveiller Dédé jusqu'à son admission à l'hôpital, Céline ayant catégoriquement refusé de monter.
« Sacrée présence d'esprit » dit Julien à Tristan une fois le silence venu-chose inhabituelle en ce lieu.
« De ? »
« A propos de ce qu'on foutait devant le WC. »
« Ah oui, j'ai enchaîné, normal. Par contre j'espère que personne n'a vu qu'on sortait en même temps... »

« … sinon ça détruit tout, naturellement. »
« La vérité a rarement beaucoup d'importance, pourquoi dans ce cas-là ? »
Le café se vidait en grande pompe ; les clients finissaient leur verre comme on le fait après un repas d'enterrement, l'œil crispé, sournois, refusant de s'aventurer au-delà d'un périmètre de sécurité invisible, puis partaient avec des regards imprécis. Céline et Marie comptaient la monnaie, empochaient et rendaient la différence, et lorsqu'elles eurent tout à fait fini, constatèrent le silence autour d'elles et l'absence totale de service à effectuer.

3

Céline avait eu raison, son mari ne mourut pas. Il parvint même à récupérer assez rapidement pour un homme de cinquante-sept ans, tout de même pas assez rapidement pour empêcher ce que son épouse craignait le plus ; les dettes entraînées par son absence n'allaient pas leur permettre de conserver leur établissement.
Adoucie par la peur de le tuer par cette révélation, et l'angoisse de se retrouver absolument seule, Céline avait fini par demander de l'aide à leurs deux enfants, Macha et Arthur. Heureusement la période des grèves dûes à la réforme des retraites lancées par Juppé, dont Céline avait toujours pensé qu'elle avait causé un surplus de mauvais stress à son mari, était terminée ; toutefois Macha, qui achevait des études de droit dans la capitale, se trouvait contrariée de devoir sacrifier un weekend de parisienne à une visite en service commandé au sein de sa famille. Quant à Arthur, c'était un abruti dont on faisait ce que l'on voulait.
Dédé, lui, pensait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Admis pour une permission à Noël chez lui, il lui avait été permis un tour de son fief, et il n'avait pas demandé, par honneur, à regarder les chiffres de la comptabilité. Il eut bien un soupçon, ce triste samedi de janvier, en voyant entrer sa fille, très en avant du binôme mère- fils, et de ne jamais l'avoir aperçue si grande auparavant ; mais, calé dans son fauteuil, il se laissait aller à la douce illusion d'être en représentation à son tour, et pour une fois membre du public, lui qui avait réjoui le sien un si grand nombre d'années !
Bientôt pourtant l'angoisse le gagna tout à fait, et stérilisa son action ainsi que sa pensée. Il vit les choses ainsi qu'elles devaient être appréhendées. Macha lui fit valoir que l'inactivité forcée détournait les gens du bar ; bientôt les pertes seraient insurmontables, cela faisait baisser la rentabilité de l'établissement, c'était irréparable, il fallait vendre !

« Et puis, combien de tes clients sont venus te rendre visite ici ? »
Macha avait parlé trop promptement, cet argument sentait le moisi ; Céline elle-même faisait la moue. Dédé eut un mouvement de défense ; on était venu le voir, sans s'attarder mais on avait eu cette gentillesse, et il avait su sur qui compter à ce moment précis, et personne ne pouvait le savoir à sa place, ni l'importance que cela revêtait à ses yeux. Et qui l'avait retrouvé, ce soir-là, dans le WC ? Qui avait appelé les secours ?
« Sans doute, mais c'est notre avenir que tu dois assurer. Au moins le tien, réfléchis ! Qui sait si ton corps supportera une autre année de travail ? »
Là-dessus la famille se lança. Ce groupe de trois personnes, jusque-là approximativement solidaire, s'était tout à coup soudé pour se liguer contre lui. Dédé aurait tout donné pour vivre à cet instant à des milliers de kilomètres de cette chambre, en meilleure compagnie !
« Vous êtes des perroquets, vous vous liguez contre moi ! »
Céline entraîna les enfants hors de la chambre, afin de laisser Dédé pleurer, pour la première fois depuis son enfance. Quelque chose lui répugnait dans cette tractation ; car si elle cherchait depuis quelques semaines déjà des acquéreurs pour le bar, elle savait que la signature de son mari lui était indispensable, le bien étant commun. Elle repensa à son père, dont le sourire énigmatique lui apparut soudain pour ce qu'il était vraisemblablement ; une prémonition d’événements sinistres. Céline n'était pas sans frémir, car la maladie de son mari lui avait permis de se rendre compte qu'elle l'aimait vraiment ; sa brutalité était angoisse, sa vilenie de façade. Pourtant elle ne pouvait se résoudre à se laisser manger son temps sans bénéfice ! Il fallait couper court et, pour cela, vendre vite.
Ce fut Arthur qui enleva le morceau, d'une manière totalement inattendue. Prenant son père à part, le laissant marcher sans béquilles, chose à laquelle Céline ne se résolvait pas, il le mit en confiance et lui arracha la promesse de la signature.
« Mais au meilleur chiffre, alors ; et je veux qu'on nous permette d'utiliser encore le parking derrière, vu qu'il n'est plus possible de se garer dans Brigueville, quasiment ! »
Arthur sourit et promit de ne rien répéter. Pourtant, une fois à l'arrière de la voiture de sa sœur, il dit :
« Papa va signer. Il me l'a promis. »
L'émotion fut si grande que Macha les arrêta dans le premier bled venu afin de boire un café. Aucune ambiance n'y avait jamais régné, les gens n'y venaient que parce que c'était le seul café du lieu- Céline comprit cela dès qu'elle y entra, et cela lui tordit les entrailles. Les deux femmes firent tout

répéter à Arthur plusieurs fois, certaines de pouvoir piéger Dédé si la fantaisie lui revenait de ne pas se soumettre si elles le remettaient dans la même situation. Une fois l'aveu fait que les choses ne seraient plus ce qu'elles avaient été, à quoi bon se rebeller davantage, pas vrai ? Céline, une mèche de cheveux soufflée par son agitation au dessus de son crâne, agitait des idées de manipulations extraordinaires, tandis que Macha tentait d'expliquer les manœuvres les plus acrobatiques que l'on pouvait employer pour déchoir une personne de son bien, comme par décence et tout à fait posément, pour l'intérêt de sa santé. Les mouvements du cœur se noyaient avec ceux de l'intellect et de l'intérêt ; on avait lu, sous l'Occupation, des lettres de dénonciation infiniment plus dignes que la conversation qui se tenait ici à ce moment-là.
Resté seul, Dédé comprimait les mouvements de ses flancs ; son cœur résonnait dans tout son être. Puis il dormit, content d'être indifférent à son sort, heureux de voir que quelqu'un d'autre s'en occupait.

Martin Cadour n'avait cessé de phosphorer depuis le premier soir sur les circonstances de l'AVC de Dédé. Pompier par vocation et détective à ses fantasmes perdus, il commettait d'odieuses fabrications. Elles n'étaient pas sans écho, notamment sur le cousin de son ancienne compagne, Claude Doucet.
Doucet était un célibataire deux fois divorcé qui aimait dépenser en alcools forts ce qu'il ne versait pas à ses ex-femmes. Comme il était au R.M.I ce mode de vie ne durait que quelques jours au début de chaque mois ; le reste du temps il attendait qu'un compagnon en attente d'endroit où tuer le temps passe avec quelque chose à liquider.
Les fenêtres de Claude Doucet donnaient sur la courette à l'arrière du bar de Dédé. Il se trouvait que juste au moment où Julien et Tristan avaient découvert le corps, lui-même prenait le frais à la fenêtre.
« Rien de suspect, vois-tu ? J'avais fait cuire des frites et donc... Je prenais l'air ! »
« OK, OK. Et donc qu'est-ce que tu as vu ? »
Le problème est que Doucet n'avait pas vu grand chose, en fonction de la perspective abrupte du lieu, qui rendait toute panoptique illusoire en même temps qu'elle restituait son illusion ; et bien qu'il s'en tut au quotidien, il n'y voyait plus bien clair. Néanmoins un soudain rapprochement entre les deux garçons avait été perceptible ; ça avait duré deux ou trois secondes, et

juste après la porte du WC s'était ouverte, et Julien était parti chercher du secours. Il était prêt à le jurer sur la tête de son fils Kévin, dont l'un des meilleurs amis était Arthur, fils de Dédé.
« Donc on m'a menti, dit Cadour. Ils se sont bien foutus de ma gueule... Cette tapette de LeGuern, et l'autre alcoolo ! Pourtant c'est pas une tapette, Julien ? »
« Pourquoi il l'aurait collé alors ? Ou bien c'est une histoire de drogue... »
« De drogue ? Mmmm... Julien serait bien dans ce genre. Finalement oui, c'est le plus probable. Dédé avait de l'argent sur lui, ils l'ont frappé et l'ont... »
« T'oublies un truc. Si on agresse quelqu'un c'est pas pour aller appeler les pompiers ensuite, pas vrai? »
« Pas faux. »
« Alors pourquoi ils l'auraient agressé d'abord si c'est pour appeler les secours ensuite ? »
« Pour faire diversion, bien sûr ! Ils m'ont bien menti lorsqu'ils m'ont dit que Tristan était allé chercher les secours ! »
« Quand tu y es allé tu as vu qui en premier? »
« Julien. »
« Pas l'autre pédé ? »
« Non. »
« C'est bizarre. »
« Il a réussi à s'échapper par la porte alors ? »
« Tu l'aurais vu. »
« Il était planqué derrière le flipper ou le baby et ça t'a échappé ? »
« Si Julien était pédé ça serait si simple ! »
« Bah oui. Mais il couche avec aucun mec, ça se verrait sinon. »
Leurs cervelles patinaient, mais leurs actions augmentaient en malfaisance. Cadour envoyait rapport sur rapport à la gendarmerie sur le compte des deux jeunes hommes, d'illisibles actes d'accusation inoffensifs à force de bassesse, mais il avait ses entrées à la gendarmerie où on lisait ses délires sans y prêter trop d'attention ; il buvait le coup et racontait ce qu'il savait, ou croyait savoir. Parfois ses racontars tombaient juste, le plus souvent pas. Suspectés de tout le monde, les deux jeunes homme vivaient dans la plus extrême des prudences. Ils se saluaient à peine s'ils se croisaient en pleine rue ; ils avaient élu pour squat une maison abandonnée en plein centre-ville, une fantaisie commencée par un architecte et jamais totalement terminée, livrée à l'abandon au fil des ans, et qui comportait une ou deux pièces parfaitement valables.

Cet interlude paranoïaque fut de tout charme au moins pour Tristan. Il ne lui était pas donné dès le départ d'accéder à une pareille intimité avec le jeune homme qu'il admirait le plus. Leurs voix adoucies sonnaient comme des confessions, écrasées par le cliquetis des canettes de bière. Rigolant jusque tard dans la nuit, ils dormaient parfois même sur place, et allaient boire un café très tôt le matin chez les parents de Tristan lorsque ceux-ci venaient de partir pour aller travailler.
Ils ne parlaient que très rarement de la découverte de Dédé entre eux. Parfois l'un d'entre eux, généralement Tristan, se référait à lui par insinuations progressives. Mais ils pensaient toujours à lui, et avaient pris du coup de son absence l'habitude d'acheter des bières à la supérette. Tristan faisait l'opération pour eux deux, étant le seul majeur.
Un soir, enfin, Tristan relança Julien sur les séances qu'il faisait avec certaines personnes.
« Ah, tu m'emmerdes. »
La réplique était sans honte et sans reproche. Tristan la prit comme elle venait.
« Eh beh ça t'étonnerait peut-être mais j'ai quand même été surpris ! Et pourtant on n'est pas nés d'ici ni toi ni moi... A quatre ans j'ai surpris un mec en train de se branler le nez dans les couches de mon petit reuf', eh bien ici on est pire que ça, on aime la merde et on s'en réjouit. On la porte très haut dans son cœur. »
Tristan écouta Julien parler longtemps cette nuit-là. L'adolescent raconta comment on l'avait accosté, persuadé, comment il avait compris et appliqué la consigne. Rien ne rebutait ces gens, et ils jouissaient de leur pouvoir au fur et à mesure qu'ils en élargissaient les limites. Allongés sur des divans taillés dans du bois et incorporés à la charpente de la maison, ils se devinaient l'un l'autre et chacun occupait cet instant à la mesure du futur qu'il sentait devant lui- ample, menaçant, vers lequel il ne fallait avancer que l'arme à la main.

4

Dédé fut enfin autorisé à une plus longue permission à son domicile. Il s'en était fait sucrer trois pour s'être cru le droit d'aller boire une bière au comptoir du centre commercial à un jet de pierre du centre de rééducation. Mais il avait eu la malchance de croiser l'infirmière en chef à son retour, et les protocoles étaient stricts. Convoqué et sermonné comme un adolescent, il n'avait eu qu'à accepter la sentence.
Il retrouva sans plaisir le domicile trop vaste qu'il comprenait avoir fait de

son mieux pour ne pas habiter trop longuement. La chambre de sa fille lui paraissait démesurée, et il s'asseyait sur son lit, se complaisant à regarder une ancienne photo où ils n'étaient que tous trois, lui, Céline et elle toute petite. Attendri au delà du possible, il ne consentait à redescendre vers la salle qu'au prix d'un effort immense. Il lui semblait qu'il perdait la tête, ou bien qu'il la retrouvait, peut-être, il ne savait plus trop.
Le lendemain, il fallut aller à la rencontre des prochains propriétaires du café. Il s'attendit à avoir le cœur en miettes suite à cette visite, mais ses jambes le portèrent bien. S'étant engagé envers lui-même à ne pas flancher, il ne sentit pas sa voix le trahir au cours de la négociation. Résigné à laisser Céline parler dans le vide à sa place, il ne reprenait le cours de la vente que pour tuer dans l'œuf les attentes des prétendants. Pourtant ceux-ci avaient déjà convenu avec Céline de s'arranger derrière son dos de choses un peu gênantes, notamment la place de parking, qui n'avait jamais appartenu à Dédé, et dont il n'envisageait pourtant pas de se séparer.
Il les trouva sympathiques, cette Cécile et ce Ronald, ils avaient l'envie de faire prospérer l'endroit. Tous les habitués seraient bien accueillis, et on ferait deux ou trois petits plats à grignoter afin de retenir les gens et de les pousser à revenir. Tant mieux si Brigueville avait enfin un endroit dynamique, l'an 2000 approchait après tout ! Le nez noyé dans un kir exceptionnel qu'il s'était laissé servir, Dédé acquiesça, doté du plus grand des sourires. Ronald tiqua : c'était dangereux pour le convalescent, mais Dédé vida la flûte avant qu'on ait pu la lui soustraire.
Le rendez-vous fut pris pour signer les papiers, et Dédé accepta de venir à l'inauguration, prévue pour la première semaine d'août. D'ici là il aurait quitté le centre de rééducation, et serait parti en vacances dans le sud. Céline avait tout décidé, par une lubie soudaine, une envie de voir la Camargue, et qu'elle avait imposée sans discussions possibles. On laisserait la maison à Arthur, qui la surveillerait.
Ce fut à ce moment que le père de Tristan décéda d'un accident lamentable, un de ces faits divers épatants que l'on croise dans les journaux locaux et dont la stupidité nous éclaire longtemps après sur l'absurdité de l'existence. Occupé à visser ensemble deux parois d'un meuble, il s'accrocha trop lourdement à son établi qu'il croyait vissé au mur et qui ne l'était pas. Il s'agissait évidemment d'un établi de fabrication artisanale, et les racontars furent inévitables au sujet de cette mort dont les circonstances rappelaient certains supplices moyenâgeux.
On sut très vite que Mme LeGuern avait manqué de force morale suite au décès de son mari ; elle détestait maintenant les hommes, tous les hommes,

sauf son mari, qu'elle appelait de toutes ses forces après lui avoir pourri l'existence vingt-cinq interminables années durant. Au premier rang des honnis venait, est-il besoin de le souligner, son fils, qui avait tout contre lui ; il n'était pas mort, pas non plus très vivant, et il n'aimait pas non plus les femmes.
Bon garçon, Tristan n'avait pas ri à l'enterrement de son père parce qu'une sorte de tortionnaire qui avait empuanti son enfance gisait à quelques mètres de lui, définitivement neutralisé, mais parce que la dame qui guidait les chœurs avait une voix absolument ridicule qu'elle poussait avec conviction. Ce fou rire qui lui secouait les côtes, et que l'on prit pour de l'affliction, lui faisait du bien, et il imaginait bien ce que son père en aurait dit, de ce chant abominable ; lui-même regardait incessamment en arrière si l'un de ses amis avait fait le déplacement, mais non, il n'y avait personne pour lui faire signe. Il prit suite à cet enterrement le large pendant quinze jours, ne sollicitant sa mère que pour l'envoi d'un mandat, qu'elle accompagna de vociférations.
« C'était à chier, ce séjour, » dit-il lorsqu'il revint à un jeune homme qu'il ne connaissait pas, et qu'il abreuvait de sa sympathie pour tenter de le séduire- jeune homme qui se trouvait être Kévin Doucet.
« T'aurais pas vu Julien ? »
« Lequel, y'en a pas un seul, de Julien... »
« Bah Julien Wolf, le poilu, tu sais bien ! Le seul qui est intéressant !»
Par ces termes Kévin comprit que Julien devait être dealer. Il ne se trompait pas tout en s'avançant : Tristan ne savait pas encore que Julien s'était mis à vendre de la drogue, du cannabis en l'espèce. Il devait le croiser quelques minutes après que Kévin se fut éloigné de lui, et soit allé tout raconter à son père.
On retrouva Mme LeGuern décédée dans sa voiture le lendemain matin, sur une aire de repos à proximité du Neubourg. Elle semblait n'avoir pas souffert. Tristan ricana à l'annonce de cette mort naturelle, et qui ne l'était sans doute que fort peu. Aucune autopsie ne parut nécessaire ; et Tristan, qui était fils unique, hérita.
Soudain, celui qui passait pour un bouffon et un dépravé fut solidement considéré par la société fortunée de Brigueville. Il convainquit sans peine la famille de l'inutilité des cantiques aux messes d'enterrement ; on l'écoutait dorénavant avec une adoration presque religieuse où il entrait de l'envie et de la peur.
C'était bien évidemment Julien qui lui manquait le plus. Il sortait désormais avec une fille nommée Lucie, plus âgée que lui, qui avait le

permis et une voiture. Elle méprisa cordialement le jeune homme tout en semblant l'apprécier. Un soir qu'il voyait enfin Julien, qu'elle ramenait chez lui, l'apercevant venir, elle dit bruyamment !
« Tu viens le voir par amitié ou par intérêt? »
Tristan haussa les épaules ; il voulait bien un bout de shit, évidemment, mais ne pouvait pas lui dire à quel point Julien lui était nécessaire. Julien du reste semblait évasif, ne parlait plus aussi spontanément qu'avant ; la vie allait d'elle-même, à quoi bon vouloir s'accrocher ?
Cependant Lucie semblait posséder ses mystères, et laissait quelquefois Julien en plan. Un soir de juillet où la pluie glacée faisait fumer le bitume, l'adolescent se risqua chez Tristan.
Une table en bois brut encombrait un living room aux meubles disgracieux. Un tapis rouge jurait sur une moquette beige, et les lampes formaient un cocon de lumière formellement détestable. Tristan venait de se teindre les cheveux en rouge, le résultat n'était pas parfait ; comme il avait eu une avance sur la succession et les assurances-vie, il avait acheté une platine vinyle et deux albums de The Gun Club, et il buvait du champagne en les passant inlassablement l'un après l'autre.
« Et ta Lucie, alors ? »
Julien haussa les épaules.
« Tu veux du champagne ? »
« De la bière plutôt. »
« J'en ai plus. Enfin je vais voir. »
Il en trouva une, qu'il servit dans un beau verre, mais Julien n'osa plus y toucher.
« J'ai eu le trac de venir aux enterrements, mais je suis désolé pour toi, man. »
« C'est rien, tu les as pas tués. »
« Non mais c'est moche, enfin je veux dire... rien du tout, des choses que tu sais mieux que moi en fait. »
« T'as l'air plus triste que moi, tu sais. »
Julien se lança :
« Tu sais tout sur moi, enfin tu en sais trop, mais voudrais-tu que je te donne ce que je n'ai jamais donné à personne ? »
Tristan soupira.
« Je ne veux pas devenir un salaud. »
« Tu passes pour pire que ça ; un meurtrier, une ordure devant laquelle on n'ose rien dire. Ah si j'étais toi je sais bien ce que je ferais !»
« Mais tu n'es pas moi et donc... »

Tristan fit une pause.
« Je ne veux pas me mettre au même niveau qu'eux. Mais faire quoi, alors, résister ? A qui, à quoi? C'est trop con. Même si mes parents et moi on ne s'aimait pas trop, j'aimerais mieux qu'ils soient encore vivants, et toujours avoir rien en poche, et mon futur devant moi. Tandis que là j'ai l'impression d'être mort, c'est comme si tout était joué pour moi.»
« Tu dis n'importe quoi. »
Julien s'était déshabillé. Il ne lui restait plus qu'un caleçon troué et Tristan faisait de son mieux pour ne pas regarder son torse velu, ses bras musclés qui le troublaient énormément.
« A quoi tu joues ? »
Julien s'allongea alors sur lui en usant de toute sa force. Tristan ne résista pas. Il lui sembla qu'il entrait dans une zone marécageuse avec peu de choses pour le retenir au rivage.
Au matin il était seul, et il passa la journée à méditer sur le don de Julien. L'appartement trop bien isolé lui paraissait un sépulcre. Il sortit machinalement à la nuit tombée et partit vers les lotissements bourgeois du quartier du Don.
Les écouteurs vissés aux oreilles, il ne put entendre les bruits venant de la fête lancée par Arthur. Kévin, parti pisser contre la haie de thuyas, aperçut Tristan le premier. Il lui fit signe d'avancer dans sa direction.
« Qu'est-ce que tu fous là ? »
« Oh, rien, je me ballade. »
« Entres-tu prendre un verre ? »
Tristan hésita. Il n'avait pas envie de boire, mais consentait à ce que le bruit de fond des conversations altère le ronronnement de sa raison.
Il entra, et but, et fuma ; les propos qui s'échangèrent lui parurent spirituels et bien amenés, parfois même intelligents. Il fut l'un des derniers à s'éteindre, vers le coup de quatre heures, et partagea un bout de canapé avec Kévin. Au petit matin il avait la tête sur son torse, joliment vêtu d'une chemise rose. Décidément les choses se faisaient d'elles-même, il n'y avait plus qu'à accompagner le mouvement.

5

Le bar ouvrit mi-août, comme prévu, afin de cueillir les derniers touristes éparpillés ou qui revenaient de la Côte, les poches lestées par le casino de Trouville. Ronald suait sept heures par jour derrière ses fourneaux pour un résultat asséchant ; Brigueville le snobait, la clientèle ne se montrait pas. Dédé revint de Camargue un peu plus tôt que prévu. Il avait bien des

choses à raconter sur l'ennui qu'il avait éprouvé à se retrouver loin des siens, et passait sous silence la peignée qu'il avait mise à Arthur, à peine remis de quinze jours de bringue non-stop abritée par la maison de ses parents. Macha avait pris la peine de venir et avait pris la défense de son petit frère, rien que pour contrecarrer sa mère dont l'omnipotence la choquait.
Il faut dire que Céline faisait tout pour se rendre odieuse, sans s'en rendre bien compte, probablement. Souvent elle montait Dédé contre Arthur, puis l'inverse, si bien que le père et le fils en furent bientôt aux couteaux. Elle avait une façon bien à elle de faire monter l'exaspération, avec des fabrications perpétrées par l'ennui et le roulement à vide d'un cerveau en tous points ignorant de comment se passe la vie, propices à faire enrager le plus fervent des pacifistes. Arthur fut moins certain du jugement de sa mère, qui jusque-là lui avait paru infaillible, lorsqu'elle lui fit une scène après l'avoir vu parler à une fille dont le père avait épousé suite à sa naissance une femme en Italie ; si Arthur et elles se mariaient, ce ne serait pas à elle et Dédé de payer les billets d'avion pour toute la famille ! Dédé fit comme s'il n'avait rien entendu. Il préférait voir sa femme le moins possible, la laisser jouer à la femme de grande vie, savoir qu'elle allait confier ses mains à un manucure pédouillard, et ses cheveux raides à une apprentie mal payée.
Il se mit à marcher dans Brigueville, saluant les anciennes pratiques, blaguant à l'occasion, témoin éternellement rieur d'un monde dont la marche se faisait désormais sans lui. Son ancien café était bien évidemment au cœur de ses préoccupations, et il passait dans son coin une dizaine de fois chaque jour, chaque fois sans avoir le courage d'y entrer. Ronald, revenant de la banque où il était allé mendier une prolongation de découvert, le surprit un jour et le traîna par le bras jusqu'au bar. Cécile eut un beau sourire chaleureux en voyant entrer le vieil homme. Dédé s'était tassé, avait pris du ventre ; son regard ne pétillait plus comme auparavant, on lui aurait donné dix ans de plus que son âge. Ronald l'assit au comptoir et lui servit un verre- juste un petit, pour trinquer. Comme les vitres étaient grandes ouvertes, et la grande place absolument vide, on le voyait de très loin.
Dédé ne trouva au début rien à dire. Puis entra Fernand Delettre, un des piliers de l'endroit auparavant ; voyant Delettre au comptoir, Pierre Dicale entra à son tour ; le monde attirant le monde, bientôt on ne s'entendit plus dans le brouhaha des verres qu'on entrechoque et des conversations entremêlées.

Pierre Dicale fit à Dédé :
« Tiens, fais-nous l'hippocampe ! »
Et Dédé s'exécuta. Son imitation de l'hippocampe était un de ses plus grands succès. A partir de là il ne trouva plus de l'après-midi son verre vide, et se promit de revenir aussi souvent que possible.
Tristan, lui, ne vivait plus qu'à peine ; Julien semblait avoir disparu. Il ne pouvait pas savoir qu'il était hébergé par un vieux monsieur sur la Côte, dans une maison à l'abri des regards ainsi que de la pauvreté. Ah, si ses parents avaient été du genre à signaler sa disparition à la gendarmerie ! On l'aurait ramené alors, penaud et contrit, mais maintenu à domicile. Se reprochant de ne pas avoir pu le retenir, Tristan partit à son tour pour l'endroit où l'adolescent se trouvait. Moins de deux kilomètres les séparaient alors, mais Tristan ne bougeait pas de son bunker pour riches, sauf pour se frotter à quelques corps qui, le soir venu, se pressaient sur la jetée. Ces coïts clandestins lui semblèrent tristes, et au fur et à mesure que la semaine avançait, il sentait monter en lui le dégoût et la rage, se demandant lequel des deux l'étoufferait en premier.
Revenu à Brigueville, il partit passer une journée à Honfleur. Il crut voir Julien au tournant de plusieurs rues, héla quelques personnes ; sa vie était vide, et il ne savait par quel artifice il se tenait encore debout.
La vente du bien de ses parents l'occupait mais son intérêt lui importait peu. Il lui suffisait de savoir qu'il allait partir, passer le reste de sa vie ailleurs, N'ayant pas appris à profiter de l'instant, ne se voyant pas non plus dix ans de vie devant lui, il peinait dans un entre-deux, amer, minable.
Le bar de Ronald devenait alors un de ses points de chute. Y revoir Dédé lui paraissait bizarre ; c'était donc ça, la retraite, l'aboutissement d'une vie ? Sa raison claudiquait et le vieil homme, dont l'épuisement se lisait sur les traits du visage, ne le saluait plus comme auparavant.
C'est que Dédé se proposait une mission ; il allait devoir faire revenir la clientèle au café. Seulement c'était sa clientèle à lui, et Cécile en concevait quelque amertume ; elle n'avait pas pour clients de jeunes gens distingués, plutôt des personnes âgées qui se mouchaient fort et parlaient haut. Elle s'exila donc naturellement dans le living, à l'étage ; ce fut ici qu'un jour elle se découvrit enceinte.
Ronald tiqua ; il caressait le rêve de devenir père un jour bien sûr, mais si vite, si rapidement, à peine installés ? Afin de cacher sa culpabilité et ses réserves à ce sujet, il interdit à Cécile le moindre effort, la plus légère peine.
« Nous voilà tout à fait tous les deux, maintenant » dit-il à Dédé un jour,

mélancoliquement.
« Ce n'est pas grave, Ronald, dit Dédé. Je suis là. »
Et il le fut en effet. Lorsque Cécile, profitant d'une absence de Ronald, descendait tromper son ennui, il lui enlevait le plateau des mains, la forçait à s'asseoir, avait pour elle des tendresses de jeune marié ; la jeune femme, surprise, le laissait faire.
Dédé en vint bientôt à passer la toile le matin et le soir, à parler popote avec les fournisseurs tandis que Ronald, clous à la bouche et marteau en main, tentait d'assassiner un réduit et de donner naissance à une chambre d'enfant. Le vieil homme cachait ses mains gonflées par l'effort et sa respiration bruyante qu'un rien faisait s'accélérer en se démarquant progressivement des gens, selon une manière aussi peu naturelle que rusée. Il se trompait régulièrement dans l'encaissement, et dut plus d'une fois compléter la caisse avec un peu de monnaie issue de sa propre poche.
Cet état de fait dura jusqu'à Noël. Dédé ne parvenait plus à cacher son épuisement. Une fermeture avait été prévue le 24, ce qui faisait trembler le vieil homme ; sept jours sans voir le bar, livré à sa famille, y résisterait-il ?
On attendait, ce matin-là, un fournisseur empêché de venir auparavant. Celui-ci se montra à onze heures. Dédé prit sur lui de l'accompagner à l'arrière du bar afin de l'aider à déchager.
« C'est pas votre emploi, monsieur ; et puis je peux très bien y arriver tout seul. »
« Laissez-moi faire, j'ai été du métier aussi. »
Mais Dédé se sentit chanceler ; la place de parking, sa place de parking, était occupée par la voiture de Ronald ! Lui venait et s'en retournait à pied le soir, laissant Céline garder la voiture pour faire les courses. Il lâcha prise et le livreur se prit une caisse de champagne sur le pied en hurlant.
Entré dans le bar, Dédé se pressa à l'étage.
« Ronald ! »
« Quoi donc? »
« Ma place de parking ! C'est toi qui l'occupes ! »
Le jeune homme fut décontenancé. Céline n'avait donc encore rien dit ?
« Mais enfin, vous venez toujours à pied, et puis... »
« Mais tu n'as donc aucune intégrité, il n'y a aucune pureté dans ton âme ? »
Cécile pouffa.
« Quoi, Cécile ? »
« De l'intégrité, de la pureté... Mais oui monsieur, nous n'avons que ça à faire ! Du matin jusqu'au soir, et puis une bonne partie de la nuit, bien sûr !

Ah décidément vous n'êtes pas bien malin. Vous êtes un rigolo, Dédé, un vrai rigolo, et pas méchant bien entendu ! Ah non vous n'êtes vraiment pas méchant ! »
« Ronald, empêche-là de rire, sinon je... »
« Sinon tu quoi, vieux con ? »
Ronald n'avait pas même pris la peine de se lever ; blotti contre sa femme, il dominait le vieil homme qui sentit son corps se briser en deux, se fendre à partir de la poitrine ; il se tint au mur, chancela et tomba droit devant lui, sur le sol, devant le jeune couple hébété.
On enterra Dédé au cimetière de Brigueville, entre Noël et le jour de l'an.

A LA RESCOUSSE

En passant rue des Mollards, Johann Ténier grimaça. Il avait manqué percuter quatre jeannettes qui l'avaient regardé d'un air bizarre. Enfin, c'est ce qu'il avait immédiatement suspecté. Troublé par son malaise, il se rendit tout de même là où il le devait.
La barman le salua en entrant.
« Tu vas bien ? »
« Pas mal et toi ? »
« Bien, oui. Tony n'est pas encore arrivé. »
« Cool, mets-moi une brune. »
Le barman s'exécuta.
« T'as l'air bizarre. »
« Oh, je ne sais pas, je ne voudrais pas me faire prendre pour ce que je suis pas, mais il y a un groupement de jeannettes dans la rue qui m'a regardé d'un air étrange. Je sais bien que c'est pas contagieux mais tout de même !»
Le barman rigola.
« T'as peur de te retrouver toute jeune et en jupette ? »
« Si je te dis qu'elles m'ont foutu une trouille abominable, me croiras-tu ? »
« Oui, même si je ne sais pas ce que ça cache. On a tous peur de quelque chose. Tiens, moi qui te parles, hein- et j'en profite car à cette heure-ci à part nous deux le café est absolument vide- je ne laisse jamais le tube de mayonnaise sur la table lorsque je mange un yaourt. Trop peur qu'ils frayent et se mélangent devant mes yeux dans un accouplement contre-nature... »
« T'es bien pire que moi, en fait ! »
« Voire. »
Tony Delattre arriva alors.
« Tu prends quelque chose ? » demanda Johann après qu'ils se furent salués.
« Du light exclusivement, vu que je dois conduire. »
« Comme tu veux. »
Ils vidèrent leur verre avant de partir à l'hôpital. Le ciel s'obscurcissait.
« On n'y va pas directement? » s'inquiéta Johann en voyant Tony changer d'itinéraire.
« Faut aller chercher Lulu. »
« Ah, oui. »
Arrivés chez le père de leur ami, ils résistèrent à son invitation. Ils

n'avaient pas soif, du reste, et dans le ciel grossissaient d'affreux nuages.
Sur la route, Ludovic, Tony et Johann parlèrent peu. La pluie s'était mise à tomber, et le ciel obscurci générait une impression de cataclysme imminent. Le car scolaire qui roula longtemps devant eux envoyait sans cesse de l'eau sur le pare-brise, et Ludovic, qui roulait un joint sur le siège arrière, se trompa sur le sens du collage.
A l'hôpital, Ludovic les dirigea vers la chambre de son frère. Il hurlait tellement, dans un état de nervosité extrême, que des infirmiers glissaient la tête incessamment dans le chambranle de la porte. Johann avait tenté de lui faire avaler quelques gorgées de sa canette, ce que l'alité refusa obstinément.
« Tu comprends, dit Billy, s'ils me refont passer des tests, hein... leurs putains d'examens... Et puis je me dis que c'est bien le moment de faire une pause, quand même ! »
« T'as tout à fait raison », renchérit Ludovic en vidant l'urinal de son frère, placé sur la table de nuit, et, revenant, jeta un regard chargé de haine à Johann.
« Mais que ce lit me gonfle ! La télécommande pour le relever ne fonctionne pas ! »
« Billy ! »
« Quoi ? »
« Pourquoi tu hurles ? »
« Ah, j'y peux rien, Tony, seulement... »
Le visage rosi par la colère, la voix devenue haut perchée, Billy était dévisagé par Johann, qui sentait son visage se décolérer progressivement. D'où lui venait cette impression d'une menace imminente, la hantise de savoir Billy soumis à l'épreuve de la disparition, surtout dans ces endroits où on se préoccupe bien plus de la rentabilité des lits que du bien-être des malades ? Du reste, une infirmière entra pour les soins du soir, et les trois hommes sortirent.
« Allons fumer une clope dans la bagnole », suggéra Tony.
« Bonne idée » dit Ludovic.
Enfermés dans l'habitacle, ils parlèrent. Mais Tony n'était pas bavard de nature, et bientôt Ludovic et Johann firent l'essentiel de la conversation. A un moment, Ludovic mentionna qu'il était au courant de l'aventure qu'aurait eue Johann avec un jeune homme, quatre ans auparavant, et qui était à l'état de ces ragots qu'on se hasarde à faire confirmer, quand il n'y a rien d'autre à faire.
« Affirmatif, dit Johann. Je lui ai cartonné le fessier avec enthousiasme et

application. Mais bon, ne te sens pas visé pour autant. »
« C'est bien comme ça, dit Ludovic d'un air content de lui. Reste *on* sur mon frère et... »
« T'as dit quoi ? »
Sans s'entendre, Johann avait hurlé. Frappé au cœur par une peur très sensible, Ludovic n'osa pas répéter l'accusation.
« Ton frère, je l'aime plus que je m'aime moi. OK, il est beau, mais quand je l'ai vu tout à l'heure, allongé comme ça, avec une patte dans le sac, à la merci du premier venu, tu crois que j'avais envie de mater son cul ou sa teub ? Ordure.»
Ludovic ne releva pas l'insulte, se contentant de regarder par la fenêtre. La pluie ne cessait désormais de tomber, créant des rigoles, faisant dériver un pot de fleurs lourd de plusieurs kilos, qui suivait sur le parking un étrange parcours en ligne presque droite, que l'on aurait dit truqué.
« Allons, dit Johann, faut remonter. Billy va trouver le temps long. »
Relevant sur la tête la capuche de son sweat-shirt, il s'aventura dehors le premier. Le vent lui envoya une rafale d'eau tellement virulente en pleine face, qu'il grimaça, la bouche pleine d'écume. Il se hâta sous le porche sans se retourner, reconnaissant Billy au fur et à mesure qu'il se rapprochait.
« Mais comment t'as fait pour descendre tout seul ? »
« Bah en béquilles, puis l'ascenseur ! »
« Ils t'ont laissé repartir comme ça ? »
« Bah oui, je suis grand, j'ai juste signé une décharge! »
Billy souhaitait se hâter, visiblement ; si Ludovic et Johann n'avaient pas intervenu en le maintenant pour l'empêcher de bouger inconsidérément, il aurait fait à pied les cent mètres le séparant de la voiture de Tony. Heureusement celui-ci arrivait, en marche arrière, et Billy put monter devant, plaçant son pied malade sur le tableau de bord. Passé à l'arrière, Johann côtoya Ludovic, et le trajet se fit sans que ces deux hommes ne se regardent ni n'échangent la moindre parole.
Après avoir déposé les deux frères chez eux, Johann et Tony revinrent. Ils avaient la conscience d'avoir été manipulés, mais cela leur importait peu ; seul le service rendu à leur ami comptait à leurs yeux. Aucun ne revint sur l'échange musclé survenu entre Johann et Ludovic ; et ils se séparèrent à deux rues de l'endroit où ils s'étaient retrouvés.
Revenu chez lui, Johann ne parvint pas à se sentir à l'aise.
« Ah, c'est trop con »- et il mit des vêtements secs avant de sortir de chez lui. Sa clé résista avant de casser net dans la serrure.
« Bordel de merde ! »

Il revint au bar.
« Excuse-moi, ton pote serrurier n'est plus dans le coin ? »
« Écrasé par un camion la semaine dernière. »
« Oh, merde ! »
Johann lui raconta sa mésaventure. Le barman parut sincèrement préoccupé.
« Et tu n'as pas laissé une fenêtre ouverte, ou bien... »
« Non, non, rien du tout. »
« Je ne peux pas faire grand-chose pour t'aider. Moi-même, je ferme. »
« Oui, je me doute, vu l'affluence. Bon weekend. »
« Bon weekend, Johann. «

L'église sonna dix coups. Au troisième étage de la maison paroissiale, située non loin du bar d'où venait de sortir Johann, quatre jeannettes discutaient de rien et de tout.
« Mais le Père... »
« Il ne peut rien y faire, le Père. »
« Tout de même ! Et puis cette maison est atroce, avec ses plafonds hauts et ses peintures de la Vierge. »
« Ah ! Maureen a dit du mal de la Sainte Mère ! »
« Mais pas du tout, Shirley ! »
Antoinette, la plus âgée du quatuor, leur intima l'ordre de se taire.
« Regardez. »
Elles virent Johann hésiter, dans la rue, sur l'endroit où il allait passer la nuit.
« Les gens ne savent pas ce qu'ils font. »
« En tout cas celui-là non. Il a l'air paumé comme tout. »
« Mais, hasarda Isadora, il s'agit peut-être d'un misérable. »
« Non, dit fortement Antoinette, qui en imposait à toutes. Cet homme est perdu. Il faut aller à son secours. »
Les quatre fillettes dévalèrent les escaliers dans leurs souliers souples qui ne faisaient aucun bruit. Elles dépassèrent en silence la salle où le curé regardait un vieux film, accompagné de l'Évêque local qui somnolait doucement, les coudes posés sur les accoudoirs d'une chaise haute et les mains repliées sur sa poitrine. Le loquet de la porte se referma lourdement ; l'Évêque sursauta, comme si on l'avait brusquement touché.
« Ce n'est rien, Monseigneur, dit son hôte. Aucune porte ne ferme convenablement dans cette maison. »

« J'ai eu peur, dit celui-ci, gêné. Ah, vivement que ce weekend se termine- cet endroit suinte l'ennui et la peine. Et ces quatre diablesses de jeannettes me sont restées sur les bras, suite à la panne de ma voiture.»
« Elles pouvaient bien rejoindre le camp par le train », hasarda le prêtre, que leur présence n'enchantait pas non plus.
« Je ne me suis pas résolu à les livrer ainsi au hasard. Les pervers ne sont jamais si loin qu'on le croit. »
« A qui le dites-vous ? » compléta mentalement le prêtre qui, de fait, serait condamné quelques années plus tard pour diverses malversations, incluant des attouchements sur de jeunes garçons officiant en tant qu'enfants de chœur.
Cependant, dehors, les fillettes jouaient à se faire peur l'une l'autre, gagnées par cette ivresse suspecte de liberté que l'on peut subir, en étant seul le soir, livré à son sort dans une ville inconnue. Leurs jupettes étaient trempées, leurs chaussures absorbaient l'eau comme si elles eussent été des éponges, et leurs voix minces et flûtées se réverbéraient dans l'air, renvoyées par l'arête vive des maisons et le grand silence d'une petite ville passé neuf heures du soir.
« Il est là, je le vois ! » triompha Maureen.
« Mais non idiote, c'est un homme beaucoup plus vieux. »
« Alors continuons ! »
Elles s'acharnèrent et finirent par découvrir Johann, réfugié dans l'entrée extérieure d'un immeuble. Il eut, en voyant les quatre fillettes s'approcher de lui, l'expression faciale d'un homme en proie à la plus grande des terreurs.
« Ne vous approchez pas de moi ! »
« Mais, monsieur... Nous voyons bien que vous n'êtes pas à votre aise. On ne vous veut pourtant que du bien ! »
« Non ! Je n'ai pas besoin de vous ! Allez vous-en ! »
Sa voix lui parvenait, réverbérée par l'abri où il se trouvait, ridiculement aiguë, et il ne la reconnaissait nullement. Il se souvint de la phrase bilieuse de Ludovic, et s'en voulut atrocement de s'être emporté si vite. Mais pourquoi avait-il tellement peur ? Lui-même ne le comprenait pas.
Shirley, seule, avançait vers lui.
« Nous vous aiderons quoi qu'il en coûte. »
« Comment ça? »
« Nous avons l'obligation d'aide envers notre prochain. »
« Je ne suis pas votre prochain. »
« Comment le savez-vous ? » cria Maureen.

« Restez au loin ! N'approchez pas ! »
« Sinon quoi ? Qu'allez- vous donc nous faire? »
« Hurler, appeler à l'aide... »
« Nous ne voulons que votre bien. »
« Mais il n'y a rien à faire ! »
« Il y a toujours une solution. »
« Foutez le camp ! Déguerpissez ! »
Antoinette s'avança, avec une lueur curieuse dans le regard.
« C'est vous qui allez nous suivre, je vous le dis en un mot comme en cent. Nous allons vous porter secours. Avez-vous mangé ? »
« Non... et je n'ai pas faim. »
C'était vrai.
« Mais il a bu. Il sent l'alcool. » grimaça Maureen.
« C'est un ivrogne. Un déshérité de l'amour du Chr... » dit sa sœur Shirley.
« Que faites-vous ici alors ? »
« Rien du tout. J'attends. »
« Vous n'attendez rien du tout, et vous avez besoin d'aide. Si votre fierté nous la cache, votre détresse est visible. »
Pris de panique, Johann appuya sur toutes les sonnettes de la résidence. Aucune ne répondit.
« C'est ridicule, se réjouit Antoinette. Il n'y a pas une seule lumière dans tout l'immeuble. Avec ce pont de trois jours, pas étonnant ! Tout le monde est parti. Vous ne connaissez donc personne dans cette ville ? »
« Mais laissez-moi ! »
« Il s'obstine », dit Shirley.
« C'est un bel homme, dit Isadora. Dommage qu'il soit si entêté ! »
Johann se mit alors à courir droit devant lui, traversant sans regarder une rue, puis deux ; la nuit était désormais tout à fait tombée et la pluie ne baissait pas les yeux. Sans s'en rendre compte, il était devant un café aux lumières faibles, et il en poussa la porte sans s'en apercevoir.
« On ferme » le prévint le patron sans amabilité excessive.
« Ah ! Juste un verre s'il vous plaît. Cinq minutes. »
« OK, ça va. Vous prendrez quoi ? »
« Un truc fort. Un cognac, si vous avez ça. »
« Oui, oui, j'en ai. Huit euros. »
Le cognac était imbuvable, amer, avec un arrière-goût de produit à laver la vaisselle. Johann ne put s'empêcher de regarder dehors après avoir vidé son verre d'un trait- et il vit les quatre petites obstinées s'agglutiner à la vitrine, les yeux écarquillés, épiant le moindre de ses mouvements.

« Vous n'avez pas une autre entrée ici ? »
« Ah bah ça non, pour quoi faire ? »
« Pour que je puisse échapper à ces quatre petites vicieuses qui me poursuivent. »
« Ah, je vois. Monsieur est comique. Mais je ne trouve pas ça très crédible. Mentir sur le fait de se faire pourchasser par des petites filles, je trouve ça indigne de votre part. Je ne m'estime pas mauvais public, mais je pense mériter mieux. »
« Mais vous ne me comprenez pas ! Ma clé a cassé dans ma serrure, c'est un weekend de trois jours, personne ne peut m'héberger ! Me voilà à la rue, à la merci de la première connerie qui passe et... »
« C'est pour une caméra cachée, c'est ça ? »
« Non ! »
« Bon, écoutez, c'est bien tout ça mais je ferme, moi. Sortez, monsieur. »
Johann dut se résoudre à partir. Heureusement, les quatre fillettes s'étaient égayées, ou paraissaient l'avoir fait.
« Cette peur est infâme ; il faut absolument que je la domine. » pensa le jeune homme rendu à l'air libre. Le vent soufflait avec une force pathétique, le froid ne cessait de le comprimer, et ses oreilles souffraient en permanence d'un affreux son aigu qui semblait dispensé par un émetteur surpuissant.
« Le voilà » dit Antoinette.
Les quatre fillettes s'étaient en effet réfugiées sous l'auvent de tissu d'une boulangerie, resté ouvert car le mécanisme permettant sa rétractation s'était subitement détraqué ; et elles voyaient venir Johann grâce à un miroir qui facilitait la priorité de passage sur ce carrefour dangereux.
« Hep monsieur, venez avec nous ! »
Johann se remit à courir droit devant lui, les tempes en feu, la poitrine embrasée, les jambes comme des ressorts. Il lui semblait qu'il atteignait une vitesse incroyable, alors que les enfants le talonnaient, et ne tardèrent guère à le rejoindre.
« Mais où allez-vous donc ? » cria Shirley.
« Là où vous n'êtes pas ! »
« Ce n'est pas raisonnable monsieur ! »
« Laissez-moi ! »
« Nous avons le devoir d'assistance ! »
« Je vous en dispense pour ce soir ! »
« Non ! »
« Si ! »

Antoinette, passée en avant, se retourna vivement et lui décocha un violent coup de pied en pleine poitrine. La respiration coupée, Johann s'affaissa sur le trottoir. Il haletait, croyant sa dernière heure arrivée, tentant d'aspirer à nouveau de l'air, n'y parvenant pas.
« Et voilà » dit l'assaillante, triomphalement.
« Et maintenant, qu'est-ce qu'on va faire ? » hasarda Isadora.
« On va le traîner jusqu'à la maison paroissiale. »
« C'est trop loin et il est trop lourd. Et puis que dira monsieur le curé ? »
« Appelons le, il viendra le chercher. »
Mais, dans l'excitation de leur départ inopiné, aucune n'avait pensé à prendre son téléphone portable.
« C'est trop bête ! »
« La police, alors ! »
« Ils vont croire qu'il nous a agressées. »
« Dans l'état où il est ? »
« Il ne respire plus » paniqua Shirley.
« Oh, monsieur, monsieur. Bougez ! »
Les quatre fillettes se mirent à piailler ensemble. Johann ne répondait toujours pas.
« On fait quoi alors ? »
« Partons ! »
Et les quatre fillettes sautillèrent d'un même pas jusqu'à la maison paroissiale, où elles se glissèrent sans être vues de quiconque.